

F. N° 9

7 frs

SIGNAL • NUMERO 9 • 1944

Signal

Belgique 4 fr. / Bohême-Moravie 4 Kr. / Bulgarie 8 leva / Croatie 20 kounas / Danemark 50 øre / Espagne 1.50 pes. / Finlande 5 mkk. / France 7 fr. / Hongrie 70 filler / Italie 3 lire
Norvège 50 øre / Pays-Bas 30 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 25 lei / Serbie 12 dinars / Suède 55 øre / Suisse 50 centimes / Tchécoslovaquie 3 cour. / Turquie 15 kurus / Styrie méridionale,
Marche de l'Est 40 Pt.



Une
interne à l'hôpital
universitaire

Voir notre article sur l'un des
médecins les plus célèbres
du monde



En pleine nature se dresse un obusier long.
Des pièces de ce calibre forment l'ossature
de la défense allemande sur le front italien
Cliché du correspondant de guerre Opitz (PK)

"L'HEURE D'ALGER,"

Si l'on examine attentivement certains phénomènes de l'heure présente, et si l'on prend la peine, à l'aide d'articles de journaux de diverses provenances, de faire les recoupements nécessaires, on obtient une synthèse qui donne, pour certaines destinées humaines, l'impression d'un roman-feuilleton. Voici déjà un an que « Signal » a commencé à donner régulièrement des comptes-rendus sur l'évolution des événements à Alger. On nous pardonnera d'avoir joué au prophète et de constater aujourd'hui que tout s'est exactement passé comme nous l'avions prévu au cours de l'été 1943. Il ne s'agissait, en somme, que de se rendre compte de la logique interne qui faisait agir les personnages et les forces dans la comédie d'Alger. Cette logique se dressait dès le début contre Giraud. Elle se dresse de même contre de Gaulle. Elle est la logique particulière de l'anarchie.

Dans son dernier numéro, « Signal » a expliqué que l'exécution de Pucheu était plus qu'un assassinat légal. Il s'agit là d'une crise aiguë anarcho-communiste qui éclate après s'être sourdement préparée depuis des mois. Peu de temps après, les communistes sont entrés, officiellement dans le comité du général de Gaulle. Ils ont envoyé au Conseil d'Etat de de Gaulle, Grenier, le même délégué qui, dans le procès spectaculaire ordonné par Wychinski contre Pucheu, a été le porte-parole de Moscou. De Gaulle, à l'encontre du conseil donné par les Anglais, avait sacrifié Pucheu. Il devait faire au communisme une autre concession très importante. Il espérait, en compensation, pouvoir se débarrasser définitivement de Giraud, son rival détesté. Mais, comme la logique immanente l'exige, le communiste Grenier s'opposa à ce dessein de de Gaulle, tandis que, dans le même temps, Hull, à Washington, déclarait bien haut, malgré sa voix hésitante de vieillard: « Le comité d'Alger n'est pas le gouvernement de la France et nous ne pouvons pas le reconnaître comme tel. » (9 avril 1944)

D'abord Giraud...

Depuis l'assassinat de Darlan (Noël 1942) jusqu'à fin juin 1943, Giraud était le chef civil et militaire des dissidents à Alger, sous la souveraineté américaine. Le 31 juillet, une séparation des pouvoirs fut décidée dans le comité nouvellement formé: de Gaulle reçut l'ensemble du secteur civil et Giraud tout le secteur militaire.

Cela dura seulement jusqu'en novembre 1943. A cette époque, Giraud dut sortir du comité. Il resta com-

mandant en chef de l'armée, sans qu'on établît nettement à quel point il se trouvait sous la dépendance du « commissaire à la Guerre ».

" L'heure d'Alger "

A Pâques, de Gaulle prit le commandement en chef et chercha à consoler Giraud en le nommant inspecteur général de l'armée dissidente, ce qui, pratiquement représentait un titre, mais ne correspondait à aucun poste. Naturellement, Duff Cooper et le délégué américain intervinrent, mais ce fut en vain. Le sort de Giraud ne doit pas être interprété seulement du point de vue personnel. Il est le même que celui de ces officiers français, incapables de saisir la situation et qui, comme Giraud, se sont entêtés à espérer une imaginaire « libération » qui, en réalité, ne peut être que la destruction des objectifs pour lesquels certains hauts officiers âgés avaient cru combattre. Le sort de Giraud est le jugement de l'anarchie contre St. Cyr, la pépinière de l'état-major français. Ce sera aussi le sort des officiers qui, depuis un certain temps, déploient en France une nouvelle et secrète activité, dans l'attente de l'heure « H ». Giraud, lui aussi, a attendu cette heure. Elle est venue; mais avec une autre signification. Elle a été l'heure de sa démission.

Illusions...

De Gaulle, à son tour, attend l'heure « H ». Vers Pâques, après avoir porté le coup qu'il préparait depuis longtemps, il espérait obtenir au moins l'approbation des Américains. Ce fut en vain. Hull a déclaré à nouveau que de Gaulle « ne saurait songer à exercer pour longtemps son autorité ». De Gaulle, par contre, a toujours donné à entendre que l'heure « H » n'avait pour lui un sens que si elle lui assurait, et à lui exclusivement, la position reconnue de chef de l'Etat français. Mais pour se faire mieux comprendre aux oreilles sottement fermées, Hull a encore ajouté: « Le haut commandement américain doit posséder une autorité absolue ne comportant aucun obstacle ». Quel peut bien être l'obstacle auquel on pense à Washington? Sans doute de Gaulle.

Le résultat de ces constatations est que de Gaulle se voit de plus en plus forcé de chercher un appui auprès des communistes. Mais depuis décembre 1943, ceux-ci ont clairement fait comprendre que de Gaulle n'est pour eux qu'un stade intermédiaire vers une France soviétisée. L'heure « H » des sieurs Grenier et Marty n'est pas la même que celle de de Gaulle. Là est le problème qui se pose actuellement, à Alger, aux dissidents qui se déchirent entre eux.



SIGNAL

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES

| | | |
|---|--|------|
| La guerre: une lutte mondiale | | Page |
| L'heure "H" à Alger. Quand elle sonne pour de Gaulle..... | | 3 |
| "Ein Herr"..... | | 4 |
| Huit familles et leur sort en Russie. Reportage vécu..... | | 6 |
| Les équipes des jeunes. La jeunesse de France en lutte contre les bombardements terroristes anglo-américains..... | | 23 |
| Le nouvel aspect du monde : | | |
| L'avenir de l'Europe | | |
| La Science va-t-elle triompher? La connaissance des lois de la vie..... | | 34 |
| La vie d'aujourd'hui | | |
| Sauerbruch. La vie et les travaux du grand chirurgien allemand..... | | 26 |
| Trente degrés à l'ombre. La vie balnéaire répond-elle à une philosophie?..... | | 31 |
| L'Art dans l'artisanat..... | | 38 |

COPYRIGHT 1944 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

POUR LA LIBERTÉ DE L'EUROPE

Un gars de l'Estonie...



Le seuil étroit qu'encadrent le lac Peipous et le golfe de Finlande vit jadis déjà, grâce au jeune roi de Suède Charles XII, une victoire des

Occidentaux sur la poussée venue de l'Est. Dans la présente guerre, une épopée nouvelle s'y est déroulée qui peut prendre rang parmi les épisodes les plus mémorables du front de l'Est. Apparemment, devait s'ouvrir là une sorte d'écluse par laquelle le bolchevisme allait précipiter ses masses sur l'Europe.

Aux côtés des soldats allemands, les volontaires estoniens coururent sus aux assaillants. De même que Lettons et Lithuaniens, les Estoniens connaissent l'ennemi de l'Est. Ils se sont heurtés à lui depuis l'aurore des temps historiques. Seule la victoire de l'Europe, ils le savent, peut les sauver. L'un d'entre eux, le volontaire Nugiseks, pour ses prodiges de valeur déployée dans la défense de cette porte du continent, a reçu dernièrement la Croix de chevalier. Des gars de la trempe de Nugiseks personnifient la résolution des Estoniens. Leur ardeur au combat vaudra à leur sol natal sa liberté et à leurs descendants la possibilité de vivre à l'europpéenne.

EIN HERR

Ce qu'on peut appeler la „chevalerie“ européenne, et particulièrement l'allemande, est devenu, ces derniers temps, un sujet de discussion dans la presse anglaise et américaine. On lui attribue, en général, une grosse part de responsabilité dans la guerre, sans savoir exactement ce que c'est. „Signal“ dans un portrait apporte une réponse

C'EST trois ans avant la guerre que je le vis pour la première fois. Nous étions alors quelques élèves-officiers qui nous trouvions à la lisière d'un bois bordant un terrain de manœuvres, dans l'Allemagne du sud. De loin nous reconnûmes les parements rouges. Nous savions qu'il passerait devant nous. De sa dureté envers lui-même et de sa sévérité pour ses soldats, nous avions déjà beaucoup entendu parler. Brusquement il s'arrêta, et chacun de nous put lire dans ce visage ouvert. Les énigmes, les mystères dont nous avions entouré notre chef pendant nos mois de caserne, parurent se dissiper au moment où nous rencontrâmes son regard aigu mais plein de bonté. Nous comprîmes alors que rien ne pouvait être dissimulé à ce regard. Il interrogea chacun d'entre nous sur son origine, ses tâches, sa profession et son but dans la vie. Et chaque fois la question était posée différemment comme s'il la formulait suivant le tempérament qu'il pressentait chez son interlocuteur. Nous eûmes là un échantillon de la justesse de son esprit.

Quelques mois plus tard, le hasard me conduisit chez lui. En pénétrant dans sa vaste demeure, je pensai à notre première rencontre. Cette fois-ci je voyais, pour la première fois, le général dans son milieu civil. L'habit noir ne lui enlevait rien de sa prestance, de sa dignité qui, loin d'être affectée n'était que l'expression spontanée de sa nature. Aux murs étaient pendus de beaux portraits à l'huile ainsi que quelques photographies, tableaux de famille représentant ses parents, ceux de sa femme et la maison de ses grands-parents.

Il avait hérité du regard perçant de son père, qui avait été négociant, mais pas à la manière des brasseurs d'affaires anglais. Il avait dirigé une vieille maison de commerce, propriété de sa famille depuis des générations, et avait veillé au bien-être de toute sa famille. Comme officier de réserve, il avait bravement combattu en 1870 et avait donné à son fils une éducation sévère mais juste. Le général ne parlait pas de la maison paternelle. Mais on sentait souvent dans sa conversation, la fierté qu'il éprouvait à son endroit.

Lorsque sa femme pénétra dans le salon, je reconnus immédiatement le rapport qui existait entre le portrait d'un célèbre romantique, qui prêtait un éclat solennel à la pièce où nous nous trouvions, et la femme imposante, aux cheveux blancs, que j'avais devant moi. Cette présence venait soudain compléter l'ambiance de bon ton où je

me trouvais. Les meubles du début du XIXe siècle, avec leurs formes simples mais pleines de noblesse, venaient s'inscrire tout naturellement dans ce cadre. Pas un objet, pas une faïence, pas le plus petit détail ne venait fausser cette harmonie. Je n'appris que plus tard, que tous ces souvenirs étaient l'héritage de deux familles. Qu'il s'agit de la bibliothèque de Ludwig Uhland, héritée par la maîtresse de maison, ou le portrait de Tischbein représentant, dans sa fierté naturelle, la famille de négociants du général, de chacun de ces objets émanait comme un fluide qui reliait naturellement ces temps lointains à l'époque présente. Le spectacle auquel j'assistais ne devait cependant sa perfection qu'aux rapports subtils qui reliaient ces deux êtres assis en face de moi. L'humour se faisait jour avec tant d'aisance dans ce dialecte souabe, sans nulle affectation et avec la plus parfaite bonne humeur, que les mots qu'ils échangeaient les effleuraient comme autant de caresses. Cette harmonie naissait des prévenances constantes qu'ils avaient l'un pour l'autre. Quoi d'étrange à ce que dans une telle maison, les enfants trouvent, dans leurs père et mère, l'image de toutes les perfections, image auprès de laquelle ils grandissent jusqu'à ce qu'ils héritent des principes qui leur permettront à eux-mêmes de s'établir dans la vie.

Longtemps après, je pensais encore à la pureté de ce petit univers. Non pas pour porter envie à mon supérieur le plus élevé en grade, mais parce que seule cette pureté pouvait m'expliquer où gisait la source de cette énergie qui se dépensait chaque jour pour donner, à la formation de milliers d'hommes, un style qui, au delà du métier militaire, va retrouver l'homme. L'autorité dont ce général jouissait auprès de nous reposait sur une tradition qui se manifestait aussi bien dans le domaine privé que dans son rayon d'action. On remarquait que, chez cet homme, les lois élémentaires de l'exercice de l'autorité jouaient tout naturellement. Son père, son grand-père, son arrière-grand-père avaient aussi exercé cette autorité dans leur modeste domaine de négociants. Chez lui toutes ces qualités de commandement se trouvaient réunies.

« Un soldat véritable doit porter en lui son foyer et ses grands morts » Ce n'est que beaucoup plus tard que je compris cette phrase qu'il nous avait dite un jour dans la cour de la caserne, beaucoup plus tard, alors que soldats perdus, loin de nos foyers, nous marchions dans les solitudes de l'Est.

Là seulement nous devîmes riches de l'expérience que le général avait acquise pendant les quatre ans et demi de la Grande Guerre, devant Verdun, dans la boue des Flandres, dans la Baltique et devant Varsovie. A cette époque, jeune capitaine, il partageait toutes les misères et les soucis de ses hommes. Son amour pour son sol natal et sa famille croissait au milieu des dangers. Voici un incident qui éclaire un de ces moments où il travaillait à sa discipline intérieure : pendant le pilonnage de Verdun, il court dans une tranchée. Soudain, il aperçoit dans un miroir, son visage dévoré d'inquiétude. Rencontre désagréable ! Mais cette seconde lui a été profitable tout le reste de sa vie, car elle lui a enseigné une maîtrise supérieure. Le général me raconta cela comme je lui rendais visite, dans la guerre actuelle, à son poste de commandement. Et ce récit me fit alors comprendre pourquoi, peu avant le déclenchement des hostilités, il avait parlé de cœur vaillant et almant, de foi profonde et d'époque grandiose. Il avait choisi ces mots dans une allocution à un couple de jeune mariés.

Un nouvel aspect de son caractère se découvrit à moi ce jour-là : son affabilité d'hôte, sa courtoisie envers les femmes d'un petit cercle, le soin avec lequel il veillait aux moindres détails. A ses yeux, la plus modeste des créatures n'a pas moins d'importance que sa propre famille et que ses hôtes. On sentait qu'il considérait chaque être humain comme une part de la grande création que le devoir de l'homme est d'entourer de soins. C'est pourquoi sa nature l'éloignait de ce geste du gentleman qui s'élève noblement au-dessus du pauvre en l'abandonnant avec une aumône à son destin. Pour lui, la valeur de l'homme et sa dignité passaient avant tout ; il lui semblait qu'il avait pour mission de les préserver. Il est aussi plus qu'un gentleman, il est un « Herr », un homme dont l'attitude n'a rien d'appris, d'artificiel, pour qui il ne s'agit pas de préserver les droits d'une minorité, mais pour qui les lois de son peuple et les besoins de ses soldats sont les lois mêmes de la vie.

Les snobs trouvent en général que de tels hommes sont « sans intérêt, car leur carrière s'épuise entre les murs d'une caserne. » En effet, il leur manque la carrière du self-made-man. Ils ne peuvent pas être aujourd'hui journalistes, demain parlementaires, après-demain représentants d'une grosse firme de confection pour hommes, ensui-

te s'occuper du commerce des cigares, pour terminer comme chefs de parti. Ils n'ont pas besoin de la popularité qu'apporte une existence à faces multiples, car leur autorité qui a des racines profondes ne doit rien au brillant fallacieux d'une grande carrière. Ils n'ont pas besoin de se faire photographier sur le champ de bataille avec une culotte déchirée, et de recommander ensuite aux journaux de publier la photo, ni même d'envoyer cette culotte chez eux comme un trophée. Lorsque la tête à cheveux blancs du général, avec son front haut et son profil aigu, apparaît devant la division, chaque soldat sait que, jour et nuit, le chef de l'armée travaille pour le bien de tous.

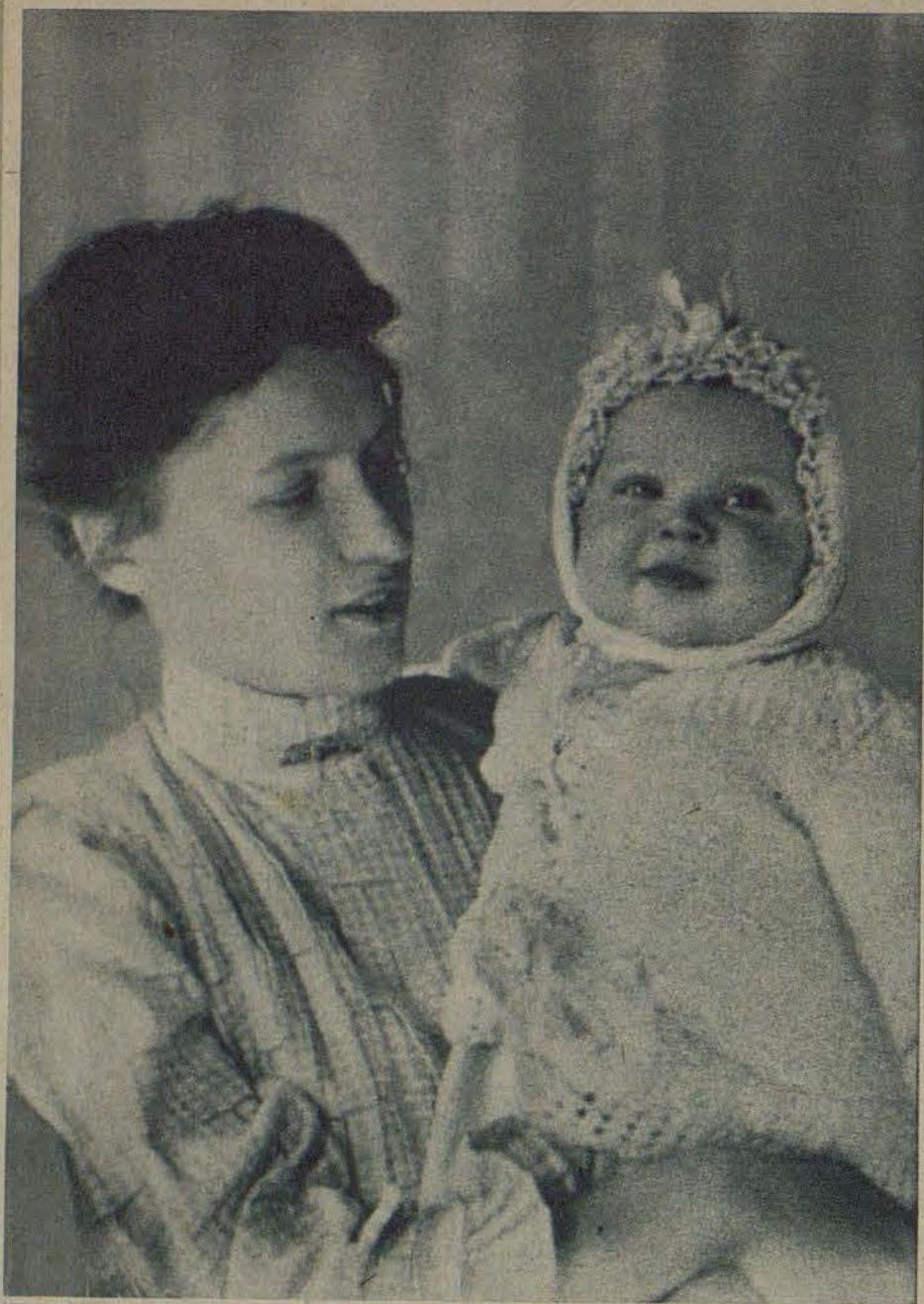
Combien de fois l'ai-je visité sur les champs de bataille de cette guerre ! La première fois c'était devant Varsovie. Ce qui m'était encore inconnu dans la cour de la caserne se révélait ici admirablement : la manière extraordinaire qu'il a de commander les hommes qui lui sont confiés, soit rien que d'un regard aigu de ses yeux bleus, soit en laissant tomber quelques mots brefs, comme accidentellement. Les paroles mesurées du général en disent plus long qu'elles ne semblent le faire tout d'abord. Une de ses phrases, faite des mots les plus simples, embrasse une situation tout entière. Elle parle à chacun et chacun la retient car on y découvre toujours un souffle bien fait pour fixer, dans l'imagination d'un homme simple, un point déterminé de son horizon. Il sait exactement à quels hommes il doit prêter son appui. Et il le fait, prend de la peine pour chaque individu, ne se contente pas de quelques phrases désinvoltes, mais choisit des exemples et des questions dans la vie professionnelle de l'intéressé.

L'imagination de cet homme aux culottes rouges et aux écussons dorés, que dans l'armée on appelle le père, est inépuisable. Elle résulte visiblement d'un calme admirable et d'une extraordinaire sûreté de soi, qualités toujours présentes dans le secteur important où s'étend le commandement du général. Chaque soldat qui marchait avec lui à travers les champs de bataille de l'ouest, qui avec lui franchissait la Meuse, avait le sentiment de posséder le chef qui, sans hésiter, a recours à des moyens extraordinaires, ceux-ci considérés non comme l'expression gratuite d'un tempérament entreprenant, mais comme le résultat d'une connaissance parfaite des arrières, des circonstances et des disponi-

(Suite pag. 18)



A l'image des grandes mêlées de cavalerie des temps passés, tel Seydlitz à la tête de ses escadrons:
Le général dans son char de commandement



1 Mme Sinaïda Nasarov, femme d'un propriétaire terrien connu à Saint-Petersbourg comme artiste. La voici au temps heureux où elle ne pressentait pas le sort qui l'attendait. Photographie de l'année **1908**



2 Le colonel Piotr Koosch avec sa femme Nadeschda. Son père comptait parmi les défenseurs de Sébastopol durant la guerre de Crimée. Photographie de l'année **1901**

5 Matvei Belousov, autrefois directeur général d'une compagnie de chemins de fer russes. Photographie prise le cinquième anniversaire de son mariage en ... **1905**

HUIT FAMILLES EN RUSSIE...

D'APRES une opinion très répandue, les millions d'habitants de l'Empire russe, après avoir été secoués par les tempêtes de la révolution, auraient retrouvé peu à peu une vie sûre et tranquille. Pendant trois années de guerre contre l'Union Soviétique, les soldats allemands et leurs alliés ont pu voir de leurs propres yeux, quelle est en réalité la vie menée par la population en Russie et quel est le sort des Russes.

Aux pages suivantes, « Signal » conte l'histoire typique de huit familles russes de milieux différents. Et ce ne sont que des exemples parmi des centaines de milliers de cas analogues. Le correspondant de guerre Artur Grimm a recueilli sur place tous les documents photographiques illustrant cet article. Chacune de ces histoires reproduit exactement les récits des survivants des familles en question. Seuls les noms des personnes et des lieux ont été changés.

et leur sort...





3 La famille du maître forgeron Tichon Simonov. Le fils Kolia avec lequel les parents sont photographiés, a disparu depuis longtemps. Photographie de l'année **1917**



4 Alexandre Stepanov, ingénieur et professeur, avec sa jeune femme, alors qu'il avait encore un grand avenir devant lui. Photographie de l'année **1914**

6 Ivanov, paysan issu d'un village de la Russie centrale. Il partage le sort de nombreux paysans. Photo de l'année **1899**



7 Boris Vinogradov. Longtemps évêque de l'Eglise orthodoxe, sous Staline. Photo de l'année **1920**



8 Semion Petrov, ancien professeur de littérature dans un collège russe. Photographie de l'année **1908**



1 Un peintre de talent: Léonidas Nasarov



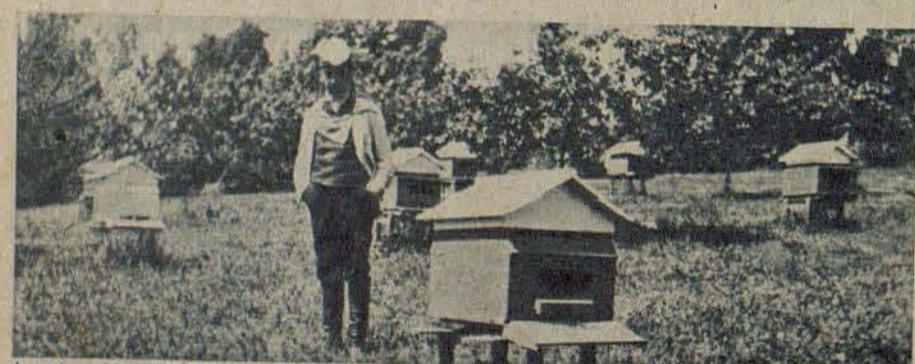
JE peins, je peins toute la journée. Vous ne saurez jamais combien je suis heureux d'en avoir la possibilité et la permission.» Ces paroles de Léonidas Nasarov ont accueilli l'envoyé de «Signal» qui venait lui rendre visite dans son atelier nouvellement installé dans une ville russe. Durant les sombres journées de 1918, sa maison familiale fut la proie des flammes. Nasarov avait alors 38 ans. Il était classé parmi les artistes russes les plus connus. Moscou, St. Petersbourg et autres grandes villes avaient souvent admiré des expositions de ses œuvres. Musées et galeries avaient acquis ses tableaux. Nasarov était aussi loin de l'opulence que de la misère. La petite propriété paternelle et la vente de ses peintures lui assuraient un train de vie satisfaisant.

Certes, il avait perdu ses biens, mais, durant les dix premières années du régime bolcheviste, il lui était du moins loisible de poursuivre ses travaux. En 1927, cependant, la Guépéou se prend à surveiller le peintre. On exige de lui la production d'affiches de propagande. Or, cette tâche ne l'inspire pas et, en représailles, on l'oblige à travailler dans une imprimerie. La peinture lui est interdite. La seule occupation qui lui est désormais permise consiste à retoucher les photographies de personnages officiels soviétiques avant leurs impres-

sion. Nasarov raconte avec humour comment, des années durant, il a mis ses soins à enlever, sur les épreuves brutes, les rides des visages de Kalinine, de Staline et de Lénine, et à mettre autant que possible les images destinées à la presse des commissaires locaux en harmonie avec les idées que les Soviétiques se faisaient de l'esthétique. C'était la seule occupation que l'empire des Soviets pouvait offrir à un artiste de réputation bien assise.

En 1930 la Guépéou le couche sur une liste de koulaks (c'est-à-dire de membres de la paysannerie aisée) et le désigne pour la Sibérie. Sa fille Véra, fiancée à un commissaire, parvient à le préserver d'un tel sort. Pourtant, cinq années plus tard, Nasarov se voit, sans aucun motif, jeté à la rue par 40 degrés de froid. Jusqu'à l'arrivée des Allemands dans la ville, il habite un coin de cave. Quant à sa fille Véra, qui est parvenue à exercer la médecine, elle est également persécutée quatre ans plus tard par la Guépéou, tandis que son fiancé est déporté dans la région de Mourmansk sur la vulgaire inculpation d'avoir entretenu des relations avec un artiste de la «classe bourgeoise». A l'arrivée des Allemands, Nasarov a recommencé à peindre. Il parvient à réadapter sa main adonnée à d'autres tâches; il lui redonne le geste qui traduit son talent. Depuis lors, d'admirables tableaux sont venus compléter l'œuvre de celui dont une vieillesse prématurée a blanchi les tempes.

Le peintre russe Léonidas Nasarov, âgé aujourd'hui de 63 ans, et dont on a vu autrefois les tableaux dans de nombreuses galeries, peut aujourd'hui se consacrer de nouveau à son art. Quelle joie c'est pour lui de créer de nouvelles œuvres



La distraction favorite de Nasarov, avant la révolution, était l'apiculture. On voit ici l'artiste au milieu des ruches qu'il a mis tous ses soins à installer dans sa propriété. Tout cela a disparu en 1918

De mauvaises et trop rares photographies sont la seule trace de quelques-unes de ses peintures. Son pinceau avait une préférence pour les vieilles scènes populaires russes comme celle que l'on trouvera ci-dessous et qui représente un traîneau attaqué par des loups



Titre de propriété datant de 1913 et désignant le domaine qui fut jadis sien. Nasarov a conservé ce document

Jours de paix, jours heureux. La famille Nasarov sur le perron de sa maison ancestrale. Au milieu, sa femme. Tout respire le confort



Nasarov (photo de droite) met à contribution la chasse pour ses études de sujets animés. Comment ne pas penser ici aux célèbres scènes de chasse des romans de Tolstoï?

2 Des décorations à la ferraille

C'EST dans une cave obscure où, depuis des années, malade et brisé, il vit alité, que le colonel Pjotr Kowsch, que sa vieille épouse soigne tendrement, a été trouvé par le reporter de « Signal ». Comme ce dernier lui demandait s'il pouvait raconter un peu de sa vie, le colonel eut dans les yeux un reflet de son ancienne ardeur : « Avez-vous six mois à me consacrer ? » demanda-t-il. « Je pourrais les passer à vous raconter ma vie. » Il montra le mur où pendait une montre entourée de trois images saintes et déclara que c'était tout ce qui lui restait de sa fortune d'autrefois.

En 1917, il avait été arrêté à Kaluga. En le remettant en liberté, on avait interdit tout travail à cet ancien officier du czar. Pendant des années il vécut de la vente des quelques objets qui lui étaient restés. En 1929, le colonel Kowsch fut de nouveau arrêté car la Guépéou avait appris qu'il avait essayé de gagner sa vie en se livrant à quelques travaux clandestins. On le traîna de ville en ville, puis on finit par le remettre en liberté. Finalement, il réussit à trouver une place de domestique dans une école. En paiement, on le logeait dans la cave sombre où le reporter de « Signal » le découvrit tel un cadavre vivant. Depuis des années déjà, il ne vivait plus que des quelques roubles que sa femme, surmontant les souffrances que lui causaient des attaques de goutte, pouvait péniblement gagner en s'acquittant de menus travaux.

L'uniforme du colonel Kowsch. C'est le dernier souvenir visible qui lui reste du temps où il était officier. En 1920, décorations et épaulettes avaient été vendues à un juif au poids du métal, ce qui permit au colonel de vivre deux semaines.

Jours enfuis. Le colonel avec sa fille devant la véranda de son ancienne maison.



La femme du colonel dans sa jeunesse. La photographie date de 1914. On ne peut sans un mouvement de pitié comparer ce portrait à l'épave que nous montre la photo d'en haut



Passport soviétique délivré à l'« employé » Kowsch, bien que ce dernier ne possédât même pas d'autorisation de travail



Trois icônes parmi lesquelles l'image de saint Séraphin qui accompagna le colonel dans la guerre russo-japonaise

Pendant la Grande Guerre. Le colonel était alors inspecteur de nombreux hôpitaux



La maison qui était autrefois la propriété du colonel n'avait rien d'un palais



HUIT FAMILLES

entre des dizaines de millions

" Bien des „slogans“, datant de la Révolution, sont tombés dans l'oubli chez les Soviétiques. Les formules brutales de Marx ont été édulcorées, la révolution mondiale abandonnée... La Russie de Staline deviendra démocratique... La Constitution de 1936 prévoit dans son article 6 la propriété personnelle et, dans l'article 127, l'inviolabilité de la personne et du droit à un foyer propre. " A.U. Pope. Extrait de "American Mercury", Fév. 1944

LA citation ci-dessus est empruntée à un débat ouvert par l'« American Mercury » sur la question suivante: « La Russie de Staline est-elle démocratique? » En évoquant la constitution soviétique de l'année 1936, on y soutient, dans un article pathétique, que les Soviétiques sont en passe de devenir le « pays le plus libre du monde ». Dans un autre article, l'on affirme et l'on prouve exactement le contraire avec un aplomb sans égal. Il y est dit que dans l'Union Soviétique, aucun groupement, aucune classe ne possède le moindre droit personnel.

Les Américains discutent sur l'Union Soviétique. Nous autres, nous savons ce qu'elle est réellement. Et ce que nous savons d'elle nous ne l'avons pas appris dans des livres, des documents, des récits ou des journaux. Cette connaissance, nous l'avons acquise à travers les millions de soldats allemands et européens qui ont vu des milliers de villages et des centaines de villes soviétiques. Nous n'avons pas besoin de discuter en nous appuyant sur de fragiles hypothèses. Nous n'avons qu'à tirer la leçon de ce que ces millions d'hommes ont vu et vécu.

A nous qui possédons cette expérience, un débat comme celui que l'« American Mercury » a ouvert ne peut que paraître illusoire et absurde. Nous avons à cet égard la même impression que si, ayant fait partie de la première expédition dans la lune, nous avions la stupéfaction de voir, à notre retour, qu'en dépit de notre expérience les écrivains et les savants poursuivaient leurs discussions subtiles sur l'existence d'êtres vivants dans cette planète.

Un témoignage de "Signal"

Voici un reportage sur le destin de huit familles russes. Nous avons à notre disposition des documents concernant des centaines de ces semblables. Et si nous l'avions désiré nous aurions pu en réunir des milliers. Mais tous offrent la même image. Nous avons donc choisi de retracer les destinées d'un artiste, d'un officier du czar, d'un forgeron, d'un ingénieur et professeur, du directeur général d'une société de chemins de fer, d'une famille de petits paysans, d'un évêque de l'église orthodoxe et enfin d'un professeur de littérature dans une école primaire supérieure. Toutes les classes sociales sont ainsi assez exactement représentées.

C'est intentionnellement que nous n'avons choisi dans aucun cas une famille dont un membre, même dans le sens le plus large, se soit livré à

une activité politique dans l'ancienne Russie ou dans la Russie bolcheviste, ou ait seulement exprimé des opinions politiques pouvant lui nuire plus tard. Nous avons volontairement exclu tous les cas extrêmes (en particulier les martyrs de la Guépéou) et n'avons pris en considération que ceux présentant un caractère absolument typique. Nous avons ainsi choisi des gens dont la vie n'offre rien de particulièrement saillant, pas plus à nos yeux qu'à ceux des autorités soviétiques, des gens dont l'existence correspond par conséquent à celle de millions d'anonymes aussi peu faits qu'eux-mêmes pour attirer l'attention.

Le nombre des membres du parti communiste ne s'élève qu'à un pour cent de la population de l'Union Soviétique. Les visiteurs étrangers qui vinrent autrefois au pays des Soviétiques n'entrèrent presque exclusivement en contact qu'avec des représentants de cette petite classe dirigeante des Soviétiques. Ils ont tiré des conclusions encore plus éloignées d'une juste moyenne que les millions de cas qui se trouvent à l'opposé, tels que les persécutions, le martyre et la déportation de familles entières. Entre ces deux extrêmes se place l'immense majorité des paysans, artisans et des professions intellectuelles autrefois libres, dont nous nous occupons dans le reportage. Même après l'industrialisation de l'Union Soviétique, ces professions diverses comprennent l'écrasante majorité de la population.

Aucun des cas ici envisagés ne pouvait présenter sous quelque forme que ce soit le moindre danger pour l'Etat soviétique. Aucune de ces familles n'a non plus été accusée de sabotage, en dépit des innombrables interrogatoires qu'elles eurent souvent à subir jusqu'à l'époque qui précéda la guerre, et bien que l'accusation de sabotage fût la plus en faveur à la Guépéou, comme à la NKWD, qui lui succéda.

Ici s'élève seulement l'accusation muette de cette classe qui pour des motifs purement doctrinaux, systématiques pourrait-on dire, s'est vu étrangler et anéantir.

Cassettes enterrées

Les portraits touchants datant d'avant la guerre, que ces malheureux persécutés ont été souvent chercher, pour le reporter de « Signal », dans des cassettes soigneusement cachées ou enterrées, révèlent toutes une certaine aisance de classe moyenne, en harmonie, en quelque sorte, avec le bien-être du pays. Seuls les portraits de la femme de l'ancien directeur de chemins de fer trahissent une grosse

fortune. La moyenne des gens appartenant à cette classe sociale systématiquement anéantie par les Soviétiques, la classe cultivée de l'ancienne Russie, vivaient de façon rangée et honnête, mais en aucune façon brillante. Dans presque chaque famille, on trouve cependant, après l'expropriation totale et la ruine matérielle, des cas de déportation en Sibérie ou dans les forêts du nord. Ces mesures ne s'appuyaient sur autre chose que sur la détermination d'extirper tout ce qui autrefois avait fait la « Russie ».

Que devinrent ces hommes ?

L'éditeur du « Nineteenth Century » a estimé de 12 à 16 millions le nombre des hommes exilés dans les camps de travail. D'après nos renseignements personnels recueillis en Union Soviétique, on doit évaluer à un nombre de 20 à 24 millions les hommes envoyés dans les camps de travaux forcés (sans tenir compte des Polonais, Lettons, Estoniens, Roumains etc...). Cela signifie que 10 à 15 pour cent de la population totale de l'Union Soviétique se trouvent aujourd'hui encore, 27 ans après la révolution bolchevique, dans des camps de travaux forcés. Ces hommes sont pour ainsi dire supprimés. Ils ne peuvent ni écrire de lettres ni en recevoir.

D'innombrables autres ont eu en partage le sort de cette pauvre épave d'ancien colonel qui, après avoir été dépouillé de tout ce qu'il possédait, c'est-à-dire de pas grand chose, se vit même interdire de travailler et ne dut qu'à la pitié d'un directeur d'école de pouvoir conserver sa vie en servant illégalement de domestique dans l'école. Un nombre encore plus considérable de millions partage le sort de la famille paysanne Ivanov, qui, en grande partie, à la suite des lois de 1929 sur la collectivisation, fut exilée et dispersée, tandis que ceux de ses membres qui furent autorisés à rester furent péniblement gagnés leur vie comme ouvriers de Kolchose dans les fermes qui leur avaient appartenu. Ils recevaient pour la plupart 200 gr de pain par jour, comme salaire en nature, et dans les cas privilégiés quelques roubles par mois. En gros, ce destin fut celui de 50 à 60 pour cent de tous les habitants de l'Union Soviétique qui appartenaient à la classe paysanne. En Amérique, cependant, on se demande aujourd'hui encore si Staline n'a pas appliqué la constitution de 1936!

Ce qu'il y a de plus significatif dans tous ces cas, ainsi qu'il ressort de l'histoire de la famille Ivanov comme de celle du forgeron Tichon Simonov,

c'est que les malheurs s'abattent surtout entre 1928 et 1930, à l'époque où Staline a remporté une victoire définitive de politique intérieure et où le premier plan quinquennal entre en vigueur. Le stalinisme signifie ainsi la persécution du citoyen moyen qui jusqu'alors avait été relativement préservé des sévices. Cependant, dans l'« American Mercury » Pope déclare à propos de Staline : « Voilà la preuve que la Russie de Staline sera démocratique. C'est l'œuvre propre de Staline, de même que la déclaration d'indépendance fut celle de Jefferson. Voilà un des grands documents de la démocratie. »

Les privilégiés

On objectera peut-être que si les Soviétiques ont anéanti une couche sociale comprenant d'innombrables millions, ils ont sans doute élevé pour la remplacer, une génération de jeunes hommes qui sont maintenant devenus le support de la « culture soviétique » et même d'un patriotisme russo-soviétique nouvellement éveillé ? Ce professeur de littérature, par exemple, que nous dépeignons dans un de nos portraits documentaires n'a peut-être pas su s'adapter au nouvel esprit de cette génération soviétique montante ?

Cette objection, la seule que nous rencontrons dans l'Union Soviétique, et qui, bien qu'en face de faits matériels d'une importance bien plus considérable, pourrait nous être opposée, ne touche pas le cœur du problème que nous avons abordé. Parmi les Komsozols, parmi la classe ouvrière des grandes villes, de nouvelles formations se sont bien créées, qui sont étroitement liées au soviétisme stalinien. Nous disions déjà cependant qu'il s'agissait là d'une minorité absorbée par la masse énorme de la population soviétique. Personne n'a jamais contesté que les groupements de l'Union Soviétique attachés à la NKWD, c'est-à-dire le noyau communiste proprement dit des états soviétiques, n'aient un sort plus favorable que la grande masse des paysans, des ouvriers et des intellectuels. Ils possédaient leurs magasins particuliers, avaient même une monnaie spéciale dotée d'un pouvoir supérieur à celui du rouble ordinaire. Ce fut précisément cette troupe d'élite du bolchevisme qui partit du principe que tout ce qui représentait autrefois la « Russie » devait être anéanti, y compris les paysans libres et indépendants.

C'est donc cette génération qui se trouve responsable de ce terrible désert, de cette mort de la culture qui partout dans l'Union Soviétique cause

une impression angoissante. Ils ont créé cette atmosphère de méfiance de tous contre tous, qui devait conduire à une asphyxie morale et souvent physique tous ceux qui cherchèrent à s'y incorporer sans réserve. C'est le cas du professeur de littérature Petrov et, d'une autre manière, celui du peintre de talent Nasarov qui finit comme modeste manœuvre dans un institut de chimie. Et c'est également le cas de l'évêque Winogradov qui après de nombreuses épreuves, subit en 1938 le sort de presque tous les prêtres de l'Union Soviétique.

Serge et le destin véritable de l'Eglise

Je revois encore par la pensée ce prêtre d'une ville du Caucase, en train de dire la messe dans une église entièrement vide, déménagée par les Soviétiques quelques années auparavant et où seule se dressait une croix grossièrement faite de poutres. Pendant 15 ans ce prêtre s'était terré dans une cave où on lui apportait en secret le nécessaire pour lui permettre de vivre. La peau de son visage avait pris cette transparence qu'on remarque parfois sur les cadavres. Mais ses yeux possédaient un tel feu que ceux qui le voyaient ne pouvaient soutenir son regard sans tomber à genoux. Voilà la fidèle image de la vie de l'Eglise en Union Soviétique, voilà qui fait justice des bruits répandus par l'archevêque d'York à la suite de la visite qu'il fit au métropolitain Serge, si soudainement découvert par Staline.

Le débat ouvert par l'« American Mercury » livre en quelques phrases essentielles ce qui doit être su de cette comédie cruelle de la résurrection de l'Eglise orthodoxe : « L'autorisation de choisir un patriarche récemment donnée à ces prêtres de l'Eglise orthodoxe échappés à l'exécution ou à l'exil n'a rien à voir avec la liberté religieuse. Le nouveau patriarche Serge a prouvé depuis des années qu'il était une créature des Soviétiques. Il n'a même pas reculé devant le mensonge éhonté qui consiste à affirmer qu'il n'y a pas de persécution de la religion sous le régime soviétique. Ce Serge peut être d'une certaine utilité à Staline pour apaiser les consciences religieuses de l'Angleterre et de l'Amérique et même pour le servir dans des intrigues politiques qu'il peut avoir à conduire dans certains domaines où l'Eglise orthodoxe possède une influence traditionnelle. Il ne serait pas surprenant de voir Serge à la droite et Tito à la gauche de l'impérialisme soviétique dans les Balkans. »

Les conséquences de la soviétisation

En face du destin qui a été celui des masses de l'Union Soviétique, en face des conséquences qui signifient l'anéantissement de la culture ainsi que le triomphe du principe de la non-propriété pour toute famille, se pose de nouveau la question : Que serait pour l'Europe une soviétisation ? Lorsqu'en automne 1939 les Soviétiques contraignirent les Etats baltes à la signature de ces traités qui les obligeaient à accepter sur leur territoire, dans une « proportion limitée », des divisions soviétiques, Molotov déclara textuellement le 30 octobre 1939 : « Une propagande mensongère de l'étranger prétend que les traités de l'U.R.S.S. avec les Etats baltes ne serviraient qu'au bouleversement du système social de ces Etats. Il n'y a là pas un mot de vrai. Nous observerons scrupuleusement les traités. « Neuf mois plus tard la sovié-

tisation des Etats baltes était chose faite et leur incorporation à l'Union Soviétique accomplie.

Presque dans les mêmes termes Molotov, en avril 1944, exprima, dans une déclaration concernant la Roumanie, l'intention qu'avait le gouvernement soviétique de « ne point changer la structure sociale actuelle de la Roumanie ». On connaît à présent la valeur de ces déclarations. A Moscou, on a toujours commis la faute de tenir pour plus mauvaise qu'elle ne l'est en réalité la mémoire des peuples non-soviétiques.

Dans les pays baltes se sont déroulés de l'été 1940 à l'été 1941 exactement les mêmes événements que ceux qui ont marqué le destin des huit familles russes dont il est question dans notre reportage documentaire. Une soviétisation de tout pays européen conduirait toujours à un même résultat, qu'elle soit effectuée par l'armée rouge ou bien qu'elle s'accomplisse de la façon indirecte et si typique qu'on peut observer dans ses préliminaires à Alger ainsi que, déjà, dans l'Italie du sud. Soviétisation égale toujours anéantissement de la couche sociale représentant la culture dans les villes, et dans les campagnes, abolition de la liberté des paysans. En Union Soviétique, gigantesque réservoir d'êtres humains, cet anéantissement de la culture devait avoir un effet très différent de celui qu'il produirait dans n'importe quel pays d'Europe. Il y avait encore certaines couches de la population de la Russie pour lesquelles la soumission à des disciplines de toutes sortes représentait un certain progrès, un certain gain. Mais en Europe où l'on est en présence, même dans les régions agricoles du sud-est, d'une société beaucoup plus affinée possédant une classe moyenne très utile à la préservation des valeurs culturelles et populaires, le nivellement matériel et moral qu'entraînerait la soviétisation signifierait l'extension du désert vers ces pays, l'apparition de la steppe. Ce serait l'ensablement de l'Europe et la victoire de l'Asie continentale sur nos façons de vivre, de penser ainsi que sur nos méthodes d'éducation.

Attaques terroristes et... bolchevisme

Il ne faut pas perdre de vue que les bombardements anglo-américains, depuis la côte de l'Atlantique jusqu'à Sofia, concourent au même but. Les bombes des terroristes de l'air qui labourent les centres culturels de l'Europe et les quartiers populeux, causent à Staline une joie sans pareille. Les dirigeants du soviétisme pensent en effet, que la transformation de millions d'êtres humains en malheureux ne possédant plus rien constituerait un excellent travail préparatoire pour le bolchevisme. Mais ces millions d'hommes savent bien que seul le cercle de fer qui à l'est de l'Europe, les protège des attaques soviétiques peut leur apporter l'espoir de sortir de leur misère actuelle et leur faire retrouver la sécurité habituelle de leur existence d'Européens. Les huit destinées choisies dans l'Union Soviétique et présentées ici, montrent très sobrement, sans aucun apprêt, ce qui, en cas de triomphe du bolchevisme attendrait tous les Européens y compris ceux qui ont déjà tout perdu.

Vivre au milieu des décombres n'est pas si terrible lorsqu'on sait que viendra un jour où tout sera reconstruit. La fin de tout serait d'en être réduit au sort de ces familles russes à qui il ne reste rien d'autre que quelques photographies jaunies, une bague d'argent, un sourire douloureux et le souvenir.



Un récit véridique:

Gaston R. et Pierre B., deux ouvriers français qualifiés, sont allés d'eux-mêmes travailler en Allemagne en 1941. Ils sont entrés dans une usine de machines de bureau «Mercedes» et se sont familiarisés avec la fabrication des machines bien connues dans le monde entier. Ils ont appris de nouvelles méthodes de travail à la main et de travail à la machine et se sont rendu compte de la valeur de ces méthodes. Revenus dans leur pays, ils pourront profiter eux-mêmes et faire profiter leur pays de l'expérience acquise qui facilitera leur avancement.

C'est là un des nombreux avantages d'une répartition nouvelle des forces sur le continent européen. Comme on a pu le constater dans bien des cas, c'est devant l'état, au cours même du travail, qu'ont lieu les échanges profitables de vues et d'opinions techniques ou pratiques. On se rend compte ainsi que la coopération loyale des forces européennes est la meilleure condition du rendement maximum. C'est aussi le meilleur moyen d'améliorer sans cesse le standard de vie.

Les ouvriers étrangers que nous occupons continuellement dans nos fabriques et qui viennent non seulement nous aider, mais aussi apprendre, enrichissent sans cesse leurs connaissances techniques. Quand ils nous quitteront, ils emporteront la conviction de la valeur d'une organisation sociale exemplaire, dont ils auront fait connaissance, et ils garderont comme souvenir profitable de leur travail dans la communauté Mercedes, la vérité incontestable de l'axiome:

«L'Allemagne travaille pour le bien de l'Europe»



MERCEDES BÜROMASCHINEN-WERKE A. G.

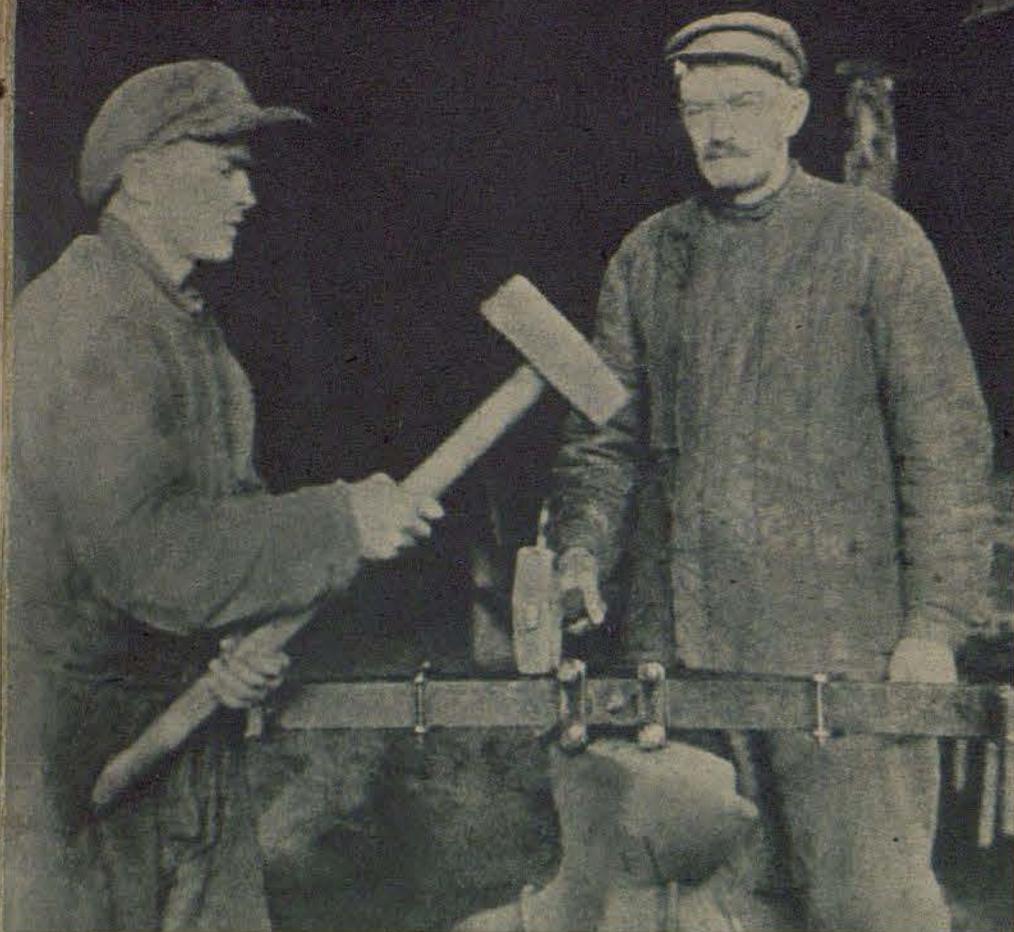
Le ruban pour machines à écrire

intensicolor

Pelikan

sera d'une durée encore plus longue si vous le retournez tous les huit jours. Vous obtenez ainsi le réencrage automatique de la partie précédemment utilisée

GUNTHER WAGNER



Tichon Simonov... Tichon Simonov, ouvrier de l'Artel et, plus tard maître artisan. La photo du haut montrée Tichon Simonov en 1934, après avoir été exproprié. Il est devenu serrurier-forgeron et vit péniblement. Par une ironie du sort, il doit travailler dans l'atelier qui, autrefois, fut le sien et où il reçoit un salaire insuffisant pour assurer sa maigre subsistance. Sur la photo du bas on le voit avec sa femme, heureux, devant la maison dont il est de nouveau le propriétaire. Il espère que cette période de terreur et de misère est à jamais révolue

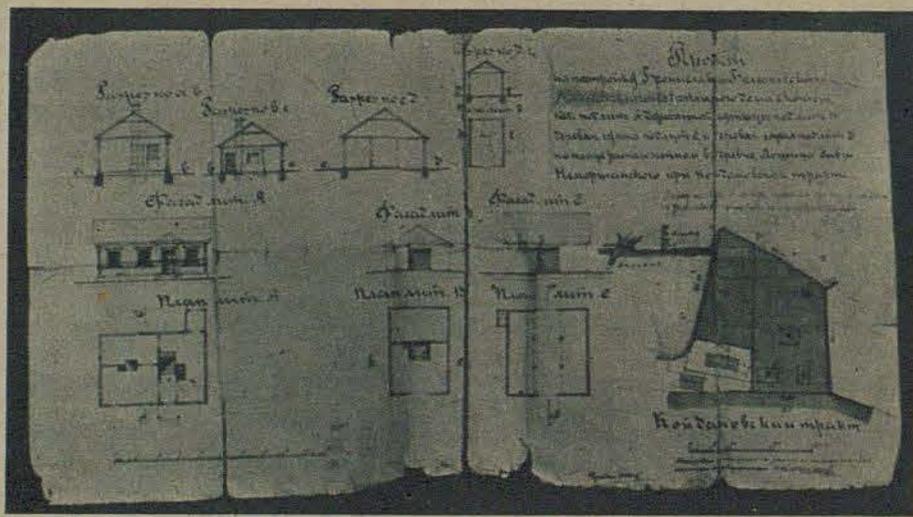
3 L'HOMME qui possédait une maison

TICHON Simonov n'était pas un peintre dont on avait célébré les œuvres dans de grandes expositions. Il n'était pas non plus colonel de l'armée du Czar. Ce n'était qu'un simple forgeron. En 1915, Simonoff, aujourd'hui âgé de 62 ans, fut engagé comme serrurier par l'administration des chemins de fer. Travailleur actif et économe, il était arrivé à acquérir un petit atelier de forgeron où il s'activait pendant ses heures libres. La révolution arriva. Qu'importait à Tichon Simonov le forgeron ? Il n'était ni capitaliste ni bourgeois. Et, en effet, personne tout d'abord ne se préoccupa de lui. Il avait abandonné son emploi dans les chemins de fer. En 1927 sa petite forge occupait deux ouvriers et quatre apprentis. Il fabriquait des charrues, des herses, ferrait des chevaux et possédait même deux hectares de terre avec deux vaches, un cheval, un veau et quelques poules. Son vieil oncle s'occupait de cette petite ferme. Que le Kremlin abrite le Czar ou bien Staline, voilà qui est peu fait pour préoccuper un forgeron. Tel devait être, dans ce temps-là, l'état d'esprit de Tichon.

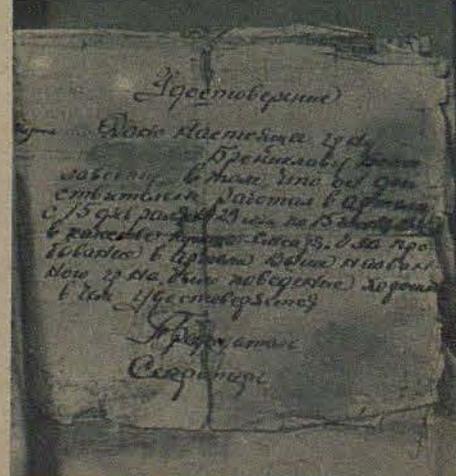
En février 1929, son destin change subitement. Les autorités soviétiques

l'informent que sa forge est nationalisée et qu'elle doit fusionner avec deux autres petites entreprises, pour former ce qu'on appelle un « artel ». Dès lors, Simonov n'est plus qu'un employé dans sa propre forge. Il reçoit un salaire mensuel de cent roubles. Cette somme correspondait, en 1930, à la valeur d'un « pud » de pommes de terre (1 pud = 16 kilogs). En tant que bon citoyen soviétique, il devait en outre consacrer tous les ans à un emprunt, le montant d'un mois entier de son salaire.

Tichon n'eut même plus le droit d'habiter sa maison. On lui octroya, dans une autre demeure une petite pièce pour lui et sa famille, tandis que son ancienne maison se trouvait transformée en foyer d'un groupement de jeunes, les « Komsomols ». Le forgeron Tichon se trouvait néanmoins mieux partagé que les paysans qui, dans les Kolkhoses, reçoivent 200 grammes de pain par jour et rien d'autre. A leur arrivée, les Allemands lui rendirent sa forge. Lorsque notre reporter alla le voir, Tichon Simonoff trembla à la pensée que les Soviétiques pourraient revenir dans son village. Il avait payé cher pour savoir ce que signifiait le règne de Staline au Kremlin.



Diplômé et exproprié. A gauche, le diplôme qu'en 1926 les Soviets lui ont délivré pour constater sa qualité de travailleur qualifié. En bas, la note par laquelle on l'informa, trois ans plus tard, de son expropriation. En haut, le plan de la maison et de la forge qu'en 1923, il avait pu acquérir par son travail assidu



4 LA FEMME à la bague d'argent

AYANT visité la maison délabrée qu'habitent aujourd'hui Mme Maria Stepanov et sa fille, le correspondant de « Signal » lui demanda si son défunt mari n'avait vraiment pu lui léguer rien de plus. Le mari avait été ingénieur et professeur à l'Institut Polytechnique de Moscou. « Mais si — répondit Mme Maria, en montrant, d'un sourire fin, une bague mince en argent qu'elle portait à son doigt — voilà encore quelque chose qui m'est resté ».

Maria Stepanov fut élevée dans un orphelinat pour filles d'officiers, son père s'étant distingué dans la guerre de la Crimée. Là, elle apprit à parler couramment l'allemand, le français et l'anglais. Ayant épousé en 1906 l'ingénieur Alexandre Stepanov, professeur à l'Institut Polytechnique de Moscou, qui, tout jeune encore, s'était déjà fait un nom dans l'industrie des chemins de fer, elle pouvait espérer une vie intéressante et un rang social élevé.

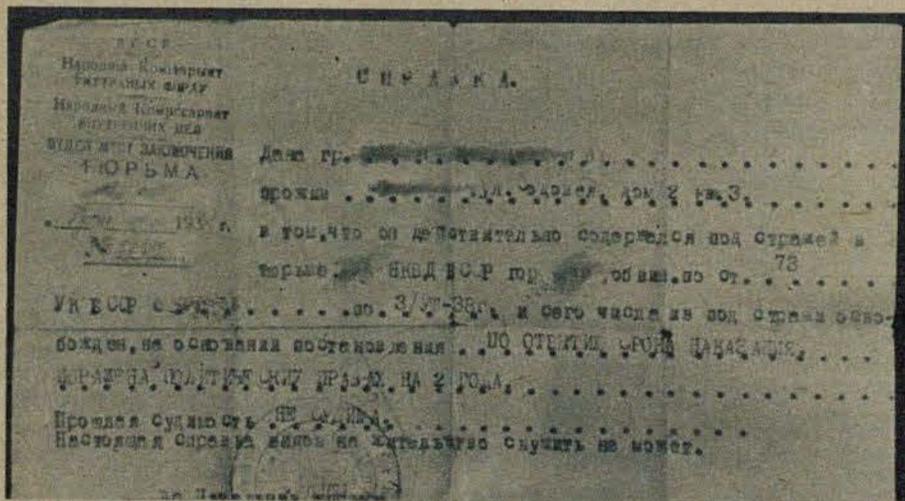
En 1920, Stepanov et sa femme furent totalement expropriés. Pendant quelque temps il travailla encore dans l'administration ferroviaire soviétique.

Mais comme à plusieurs reprises on avait écroué des ingénieurs assumant des fonctions importantes aux chemins de fer, chaque fois qu'un aiguilleur ivre avait causé un accident, Stepanov démissionna. Il vivota péniblement jusqu'à sa mort, survenue en 1940. Sa femme apprit son décès très indirectement.

Elle avait eu la malchance d'avoir un frère qui vivait à Wilna, c'est-à-dire à l'étranger. Aussi fut-elle sans cesse persécutée par la Guépéou. En 1933, elle avait été écrouée pour la première fois, mais au bout de trois semaines, elle fut libérée. En 1936, on la sépara définitivement de son mari, en même temps sa fille Liuba était écrouée. Pourtant, Mme Stepanov n'avait pas eu de nouvelles de son frère de Wilna depuis des années. On ne l'en accusa pas moins d'entretenir des relations contre-révolutionnaires et elle fut condamnée aux travaux forcés, puis déportée à Vladivostok, tandis que sa fille était exilée dans la presqu'île de Kola. Par suite de circonstances heureuses, elles purent se rejoindre quatre ans plus tard dans la ville où le correspondant de « Signal » fit leur connaissance.

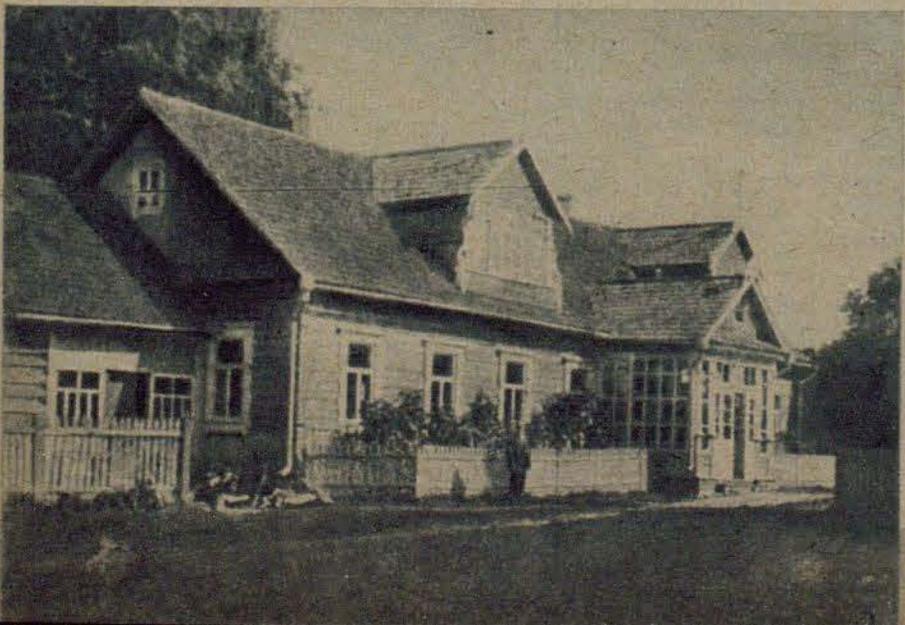


Rentrée de Sibérie. Maria Stepanov et sa fille Liuba devant les maisons, aujourd'hui tombées en ruines, qu'elles possédaient jadis. Après leur expropriation, personne ne s'est occupé de ces maisons. Sous l'occupation allemande, la mère et la fille ont eu au moins les moyens de s'acheter des vêtements chauds



Libérée de l'exil. Dans le document ci-dessus la NKWD (Guépéou) confirme que Mme Stepanov avait été exilée près de Vladivostok, de 1936 à 1938, et qu'elle vient d'être libérée. Elle avait été bannie pour la seule raison que son frère vivait à l'étranger

La maison de campagne de son père. Parmi les photos et les documents que Mme Stepanov avait enterrés et qu'elle alla chercher pour les montrer à notre correspondant, se trouvait cette vue de la propriété qu'elle avait héritée de ses parents. Il y a déjà longtemps qu'elle a été dépossédée



5 Cailloux de la Mer Noire



Le cas de Madame Sonja Belousov diffère un peu de celui des sept autres familles dont nous parlons ici. Aujourd'hui encore, on reconnaît aux traits de la septuagénaire, creusés par les soucis, qu'autrefois, elle a appartenu aux classes supérieures de l'ancienne Russie. Ses gestes sont toujours nobles et, en dépit de tout ce qu'elle a dû souffrir, son langage est choisi et délicat. Matwej, le mari de Sonja Belousov était l'un des hommes vraiment riches de la Russie. Directeur général d'une compagnie de chemin de fer, ses appointements s'élevaient à 5.000 roubles or par mois. Dans la Russie des tsars où l'on pouvait vivre à peu de frais, c'était une somme énorme. Le ménage Belousov occupait, dans une ville de province, un appartement de huit pièces dont on parlait jusqu'à Moscou, car il contenait une petite mais remarquable galerie de peintures que Belousov avait acquise au cours des années. Matwej Beolusov mourut en 1918.

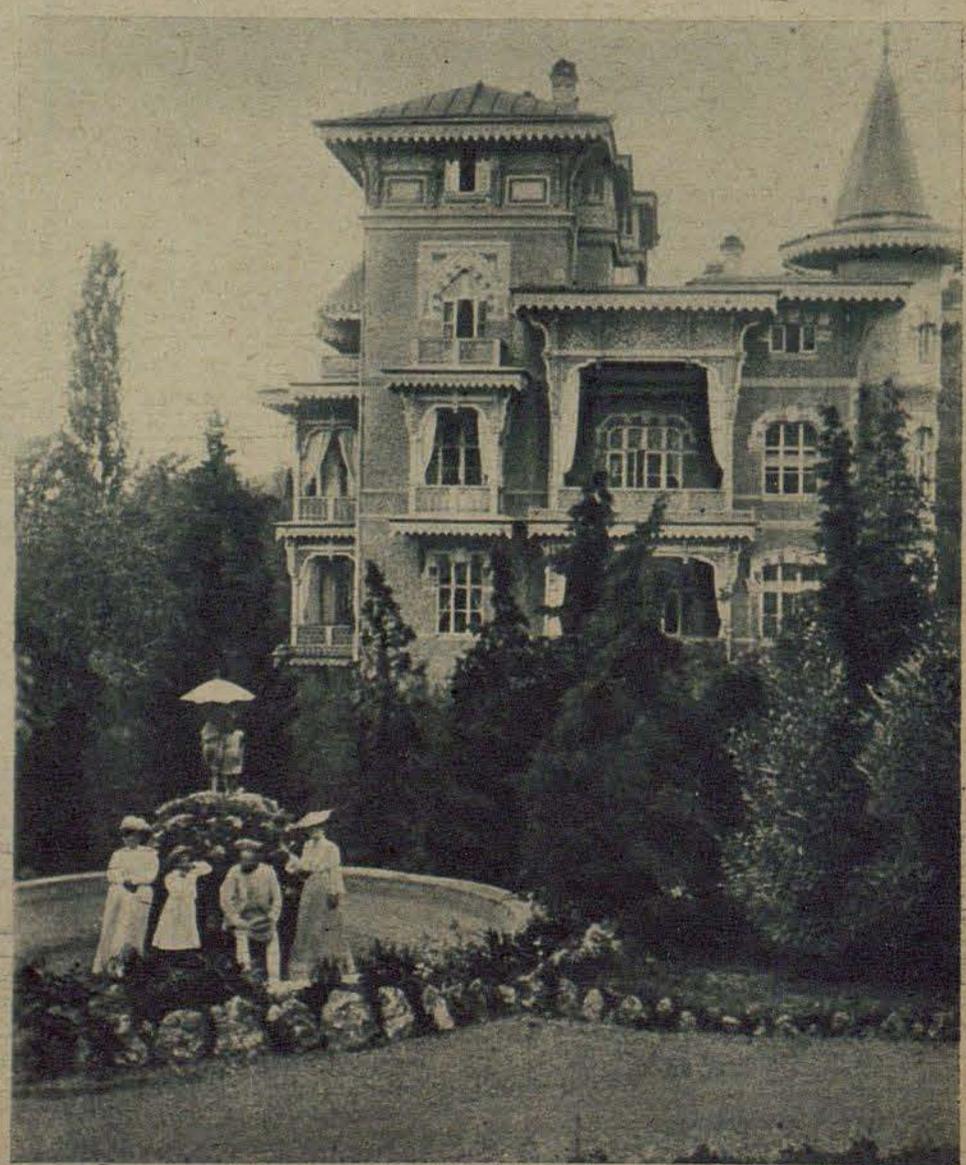
vécut d'abord avec ses enfants de la vente des différents objets de son ménage. Plus tard, ils fabriquèrent, jour et nuit, des cigarettes, quoique cela fût interdit. Par douzaines de fois, elle fut convoquée à la Guépéou, car on supposait toujours qu'elle avait réussi à cacher quelques objets de valeur. En réalité, elle ne possédait plus rien qu'un verre rempli de petits cailloux ramassés un jour par elle, jeune mariée, au bord de la mer Noire, en Crimée. Bien souvent, les commissaires de la Guépéou manièrent ce verre et son contenu jusqu'à ce que, secouant la tête, ils eussent constaté que ce n'étaient pas des diamants mais de simples cailloux. Bien que, pendant des années, Sonja craignit jour et nuit d'être écrouée, elle eut, malgré la faim qui la tourmentait sans cesse, un meilleur sort que des milliers de ses camarades. Elle ne fut pas déportée. Si la Guépéou avait su que contrairement à ce que supposaient les commissaires, son frère n'était pas mort, mais qu'il avait réussi à se sauver, c'eût été la fin de Sonja. « La mémoire », dit la vieille femme, « voilà le seul bien qu'ils n'ont pu me ravir ». Son meilleur réconfort est une série de photographies familiales montrant la vie heureuse d'antan. En voici quelques reproductions.

Autrefois, Madame Sonja Belousova appartenait aux milieux riches de l'ancienne Russie. Quelques photos jaunies et ce verre rempli de cailloux de la mer Noire, voilà les seuls souvenirs qui lui sont restés des heureux jours passés.

Restée seule avec ses enfants, Sonja dut alors gagner péniblement sa vie, d'autant plus que les enfants, appartenant aux classes supérieures, étaient exclus de toutes les études. Suivant l'usage de cette sombre époque, elle



Soirées musicales au sein de la famille... Ces photos donnent une idée de la vie tranquille dans l'ancienne Russie. En haut, la famille fait de la musique, avec Madame Belousova au piano. A gauche, une photo du groupe familial prise dans la propriété des Belousov. A droite, un souvenir de vacances en Crimée, devant un chalet typique de l'époque. Aujourd'hui, ces photos sont la seule raison de vivre de Mme Sonja Belousova. Elles lui rappellent qu'elle a connu une autre vie que celle d'une déshéritée. Photos prises au cours de nombreux voyages, ou à l'occasion de diverses fêtes de famille, photos d'amis, ou vues de belles demeures et de jardins charmants, toutes témoignent d'une existence telle que Sonja Belousova la souhaite pour la jeunesse à venir de sa patrie



6 Le paysan / Pavel Ivanov

Le sort de la famille Belousov, présentée sur la page ci-contre, correspond au principe marxiste-soviétique: destruction du capitalisme. Mais quel a été le sort du paysan Pavel Ivanov qui, de même que ses frères Gregor et Vassili, avait hérité de 20 hectares de terres? Il n'a pas été le moins du monde meilleur.

Le père de Pavel Ivanov possédait une terre de 60 hectares qu'il répartit également entre ses trois fils. Jusqu'en 1929, l'année de la collectivisation agricole, ils purent cultiver leurs terres. Dans ces régions de la Russie centrale, 20 hectares ne sont pas grand chose car le sol n'est pas très fertile. Quelques jours après la promulgation de la loi sur la collectivisation, Pavel, Gregor et Vassili qui avaient été expropriés, furent arrêtés et envoyés dans le nord, entre Viatka et Arkhangelsk, comme ouvriers forestiers. Gregor et Vassili moururent en exil; Pavel Ivanov, par contre, fut libéré quand il eut atteint 65 ans. Il mourut un an plus tard. Sa femme qui avait dû le suivre dans son exil, dut rester au camp de travail parce qu'elle

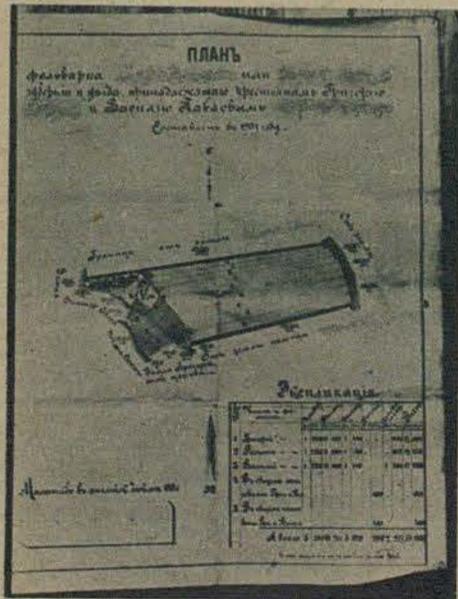
n'avait que 59 ans. C'est là qu'elle est morte.

Il ne restait plus de la famille Ivanov que trois fils et deux filles. Deux des fils et une fille durent partir en exil. Seule une des filles put rester parce qu'elle était mariée, et un fils fut retenu comme ouvrier du kolkhose sur l'ancien champ de son père. Les trois exilés réussirent plus tard à s'enfuir. L'un d'eux écrivit une fois de Tachkent. Les survivants ignorent comment il réussit à atteindre ce lieu. Ils ne savent pas non plus s'il vit encore. Dans cette lettre, envoyée de Tachkent, il fait savoir qu'il a enterré sa mère peu de temps auparavant, dans une forêt du nord de la Russie.

La famille Ivanov se composait d'humbles paysans, mais, pour les Soviets, c'étaient des Koulaks, c'est-à-dire des membres de la classe capitaliste qui, selon les décisions de Staline, devaient être anéantis. Le correspondant de «Signal» n'a plus trouvé de la famille Ivanov que le fils retenu comme ouvrier du kolkhose. De tout ce que la famille possédait autrefois, il ne reste plus qu'un petit tableau encadré.



Après le bannissement. La photo du haut montre le paysan Pavel Ivanov (debout en blouse noire) après son retour des forêts d'Arkhangelsk. Il a été libéré après avoir atteint sa 65e année. La photo du bas montre le père d'Ivanov en sergent du tsar avec un de ses fils et ses petits enfants qui ont été plus tard envoyés en exil. La photographie donne l'impression de ce que pouvait être un paysan travailleur dans l'ancienne Russie

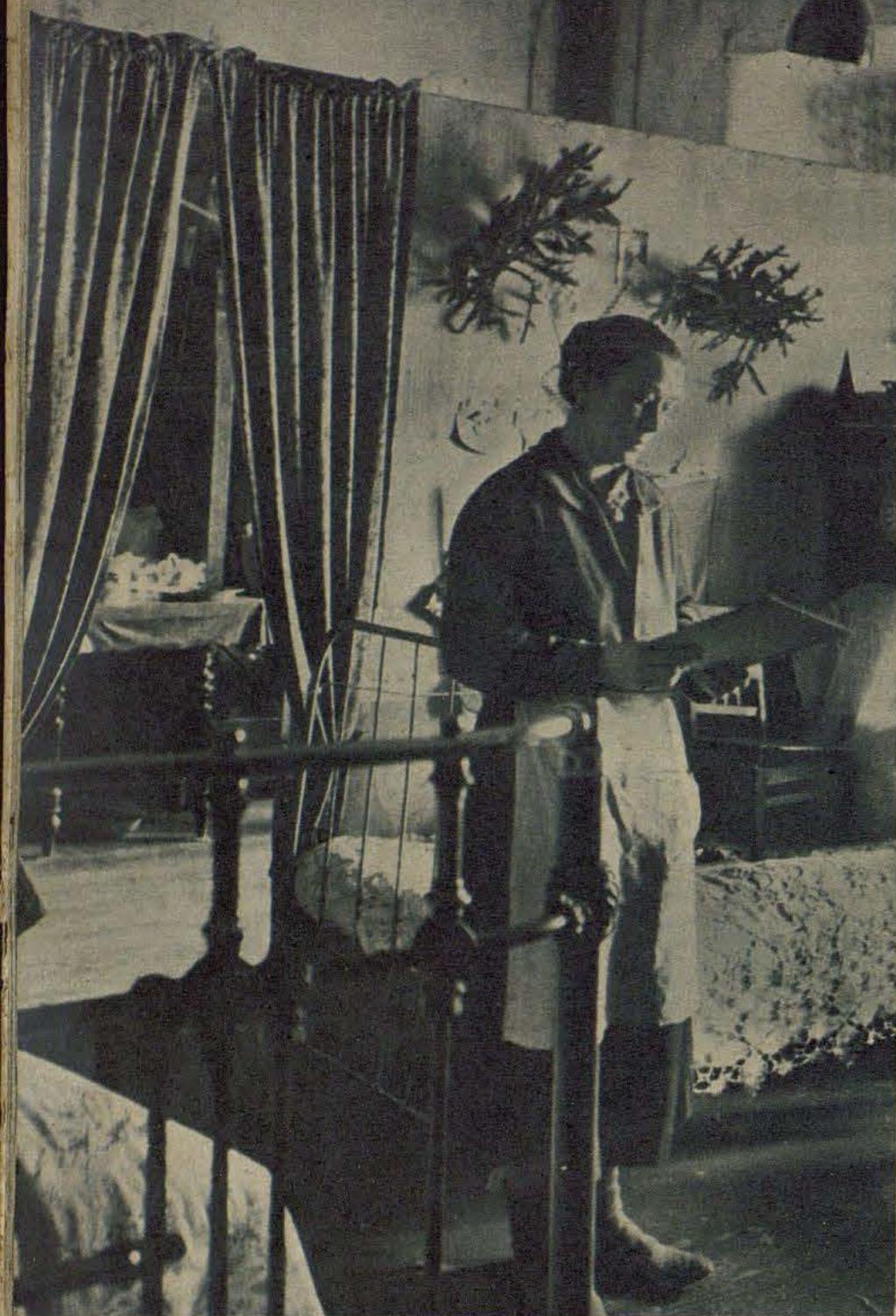


Pour chaque fils une terre. C'est ainsi que l'on calculait autrefois. Ci-dessus, le plan de partage fait par le père en faveur de ses trois enfants. Chacun d'eux a reçu la même part. Ci-contre le seul survivant de la famille Ivanov. Il a été gardé comme ouvrier du kolkhose dans l'ancien champ familial. Il vit maintenant de nouveau dans la maison de son grand-père. Un nouvel ordre agricole, introduit par les Allemands, restitua la propriété privée en abolissant le système des kolkhoses. Le paysan dispose à nouveau, pour ses propres besoins, de champs dont les produits lui assurent sa subsistance, d'autant plus qu'il a aussi le droit d'élever du bétail. Ces champs pour lesquels, sous le règne des Soviets, il devait payer de lourds impôts sont, sous le nouvel ordre, libres de toute taxation



7

Un évêque en URSS



La femme de l'évêque Winogradov. C'est dans ce triste réduit, qu'elle tient très proprement, que vit la femme de l'évêque banni, depuis qu'on lui a pris son mari, après lui avoir enlevé son fils. Sa destinée est un exemple significatif de ce que doivent souffrir les ecclésiastiques en Russie. Sous la domination soviétique, ils durent disparaître.

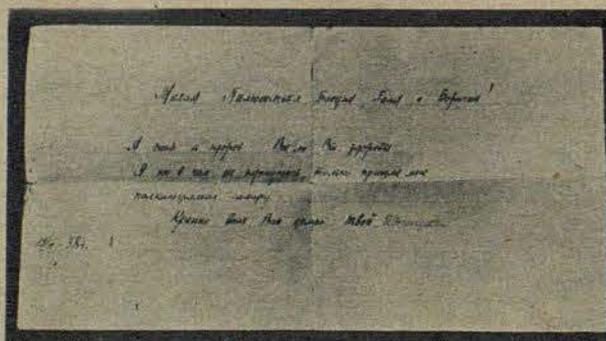
MME Ewdokia Winogradov raconte que son mari, l'évêque, aurait justement 50 ans, en 1944, s'il était vivant, mais elle ignore s'il est encore de ce monde. Les derniers signes de vie qu'il a donnés, sont les trois lignes reproduites ci-dessous et que l'évêque a écrites en 1938 de la prison préventive de la Guépéou. Mme Ewdokia essaie de se consoler en pensant qu'il a peut-être été condamné à « seulement » 15 ans de travaux forcés et qu'il lui est défendu de correspondre.

Les parents de l'évêque et ceux d'Ewdokia étaient des paysans des territoires de la Volga et de la Sibirie. En 1922, Boris Winogradov devint, en Sibirie, évêque de l'Eglise orthodoxe réformée sous la pression des Bolcheviks. De là il vint en Russie orientale. Pendant vingt ans, de 1918 à 1938, Boris Winogradov a été arrêté 8 fois, comme ecclésiastique. Mme Ewdokia croit, à certains indices, que son mari, après une année de prison à la Guépéou, a été exilé au printemps de 1939, en Sibirie occidentale. La police secrète des Soviets est venue l'arrêter alors qu'il

célébrait le service divin, dans la dernière église orthodoxe existant encore dans la ville. Après son arrestation, l'église fut fermée.

Le père, ajoute Mme Ewdokia, c'est que mes parents ont même été chassés du kolkhose en Sibirie, parce que j'avais épousé un évêque.

Après l'arrestation définitive de l'évêque, en 1938, toutes ses affaires personnelles ont été évidemment confisquées, entre autres ses vêtements ecclésiastiques. Mme Ewdokia n'a pu cacher qu'un médaillon et a été obligée de vendre la chaîne officielle à laquelle ce médaillon était attaché. Elle possède encore la photographie de son fils Serge, qui aurait aujourd'hui 21 ans. Il a été enlevé à ses parents, il y a 14 ans, et n'a jamais eu le droit d'aller les voir. Par les quelques lettres qu'il a pu écrire à sa mère à des époques de plus en plus espacées, on a pu apprendre qu'il a été élevé avec la jeunesse bolcheviste et que, finalement, en 1940, il est entré dans l'armée soviétique. Elle pense qu'il a été tué comme ça été le sort de plusieurs millions de jeunes gens.



Le dernier signe de vie de la prison de la Guépéou. Le texte de la lettre de l'évêque est le suivant: « Je vais bien. Allez-vous bien aussi? Je n'ai aucun besoin particulier, envoyez-moi seulement une livre de sucre. Je vous embrasse de tout cœur. »



L'insigne officiel de l'évêque: un médaillon dont la chaîne a dû être vendue.



L'évêque Winogradov en 1926, quatre ans après sa nomination comme évêque en Sibirie.



L'évêque avec sa femme et sa fille. La photographie prise en 1936, montre l'évêque en civil.



Peu de temps avant l'arrestation. L'évêque doit se garder de se montrer dans la rue en vêtement d'ecclésiastique.



Le fils disparu. Il a été enlevé à ses parents en 1929. La mère n'a jamais su ce qu'il est devenu.

Et pour finir: la misère

En voyant Mme Nina Petrova, on ne croirait vraiment pas qu'elle n'a que 48 ans. Dans ce visage empreint de bonté, l'angoisse et la souffrance ont laissé leurs marques profondes. Aux côtés de son mari, mort en 1943, Mme Nina a connu toutes les vicissitudes des sujets de l'URSS jusqu'à la ruine complète de sa famille. Seule, l'occupation de sa ville par les troupes allemandes a pu la sauver.

Semion Petrov, qui avait étudié les lettres à Moscou, de 1903 à 1907, fut nommé professeur au collège de Rostov sur le Don. Comme pour tant d'autres, dont nous avons étudié le sort, la catastrophe personnelle n'eut pas lieu pour Petrov, immédiatement après la Révolution, mais beaucoup plus tard. Pendant des années, on le laissa travailler. Il fut même appelé à la faculté soviétique de Kiev, où il continua à enseigner, alors que sa période douloureuse avait commencé depuis longtemps.

A partir de 1927, il fut continuellement sous la surveillance de la Guépéou et fut interrogé à différentes reprises, sans aucune raison valable. Dans l'espoir de connaître une vie plus calme, il demanda un poste en Usbekistan dans l'Asie centrale, mais il n'y put rester qu'un an pour des raisons de climat. En 1933, nous trouvons Petrov de nouveau dans sa ville de l'Ukraine occidentale où il travaille dans une école des hautes études pédagogiques. Deux ans plus tard, la destinée de Petrov s'aggrave définitivement. Le directeur de son école est soudainement arrêté et fusillé comme « ennemi du peuple ». Comme Petrov était intimement lié avec lui il avait tout lieu de redouter le même sort. Pendant deux années, il est dans l'incertitude, jusqu'au jour où, par suite de calomnies de son nouveau directeur, qui est Juif, il est arrêté et chassé de l'Université. A partir de ce jour, la famille Petrov, comme dans tous les cas semblables, ne vit plus que de la vente des quelques objets qu'elle possède. Au temps des tsars, il touchait 6.000 roubles par an. Les Bolcheviks lui donnaient à peine la moitié, en monnaie de papier qui ne possède pas la dixième partie du pouvoir d'achat des anciens roubles. C'est ainsi que Petrov, après avoir été chassé, descendit de degré en degré.

Le correspondant de « Signal » a trouvé Mme Nina dans un misérable logis où elle ne possède plus un seul des livres de valeur de la grande bibliothèque de son mari. Sa fille et son gendre ont subi le sort de tant d'autres, en URSS et ont été bannis dans un lieu lointain, pendant que Mme Nina, restée seule, s'occupe de l'enfant de sa fille.



Mme Nina Petrova (48 ans), avec l'enfant laissé par sa fille, maintenant en exil. La photographie du bas, à gauche, montre Mme Nina lorsqu'elle était jeune fille, avec sa mère. A droite le misérable logis dans lequel la veuve de l'éminent professeur doit maintenant végéter.



1
Auto

AUTO UNION

AUTOMOBILES

AUDI

DKW

HORCH

WANDERER

MOTOCYCLETTES DKW

MOTEURS DKW

réputées dans le monde entier



U 9167

EIN HERR Suite de la page 4

bilités en vue de l'action. Il allie, dans un mélange hardi, l'imagination à la réalité. Mûrissant ses pensées, il sait se retirer en lui-même au milieu de l'agitation. Dans ces minutes créatrices, il conserve la liberté extérieure de se promener dans un jardin, de s'asseoir n'importe où, sur une chaise et même le cas échéant, d'écouter un quatuor de Mozart ou de Beethoven. En de tels moments l'idée prend corps en lui; il classe alors les détails suivant la valeur qu'ils doivent prendre dans l'ensemble. La supériorité naturelle du « Herr » devient visible. Lorsque la grande décision a été prise dans la solitude, non loin du champ de bataille, et qu'elle a été mise au point, il attend alors sa réalisation par ceux qu'il aime, par ses soldats. Il a écrit une fois : « Je ne me trouve sans défense que lorsque mon adversaire m'infligeant de grandes blessures m'a rendu incapable de me battre. » C'est pourquoi il demeure parmi ses hommes. Il est l'un d'eux. J'ai vécu de ces heures avec lui, je me suis enrichi de son enseignement. Il ne se répandait pas en paroles. Il fallait sentir, comprendre ce qui se cachait derrière ses phrases brèves, lorsqu'il parlait de son foyer, lorsque son auto traversait un paysage du sud de l'Allemagne, lorsqu'il évoquait sa maison ou la beauté d'un voyage en Méditerranée, lorsqu'il décrivait Rome ou Athènes. Voilà ce qu'il porte en lui; c'est la beauté du monde européen qui surgit à ses yeux au milieu d'un village en feu. Il souffre de ces incendies, son cœur se serre devant la destruction des monuments de notre culture des siècles passés, qui sont une partie de lui-même. Cela s'est profondément inscrit sur son visage.

Il a vu la guerre dégénérer, s'éloigner de ses lois, franchir les limites dans lesquelles le combat reste loyal et chevaleresque. Il a vu, conséquence de la religion de la machine chez l'ennemi, se développer l'esprit de dévastation et se durcir les cœurs. « Les lois anciennes semblent devoir disparaître, l'esprit d'antan paraît condamné au silence » écrivait-il de sa belle écriture assurée dans une des lettres qu'il envoie quotidiennement chez lui depuis que cette guerre a commencé. Il préserve en lui-même un trésor moral qui survivrait même à la ruine totale de la culture. « Je trouve répugnant de voir les communiqués ennemis parler de soldats « tués ». C'est exactement comme si l'on mesurait les forces en présence avec une mentalité de procureur de la République, ou comme si l'on se servait, pour juger du développement des batailles, du jargon du code criminel. » Voici une des phrases où il entreprend de dire à ses soldats que la dignité humaine a aussi sa place dans la guerre, et que sur tout le front il existe comme une responsabilité générale, qu'aucune loi n'exprime, pour la préservation de cette dignité. « Cela n'a rien à voir avec la sentimentalité. On peut se battre avec âpreté et résolution sans pour cela attenter à la dignité humaine. Sans cela le pas est vite franchi qui conduit à achever les blessés et à faire de la

guerre un crime international. Mais ces méthodes n'ont rien de commun avec l'art militaire, avec la guerre considérée comme force créatrice, comme éducatrice de l'homme, comme annonciatrice de mondes nouveaux. »

Ce général, qui sait transposer dans le métier militaire les expériences de la vie quotidienne et porte ainsi à la virtuosité l'art de manœuvrer dans les conditions les plus difficiles, ce général est conscient du péril que fait courir à l'humanité la mécanisation de l'existence. Il exhorte sans cesse ses soldats à ne pas oublier que la pierre, le béton et les armes ne possèdent une force défensive ou offensive que lorsqu'une vie et une âme leur sont insufflées. L'artillerie, son arme favorite, avec laquelle il a accompli des merveilles, n'est pas plus, pour lui, une machine que ne l'est un cheval, de même que le moteur d'un char ne lui semble pas plus mécanique qu'un fantassin.

La menace du danger le stimule, fait battre plus vite son cœur toujours jeune. Le danger ouvre les yeux sur de nouveaux horizons, il accuse la grandeur de la tâche à accomplir. « Affermissez vos armes ! N'oubliez jamais le passé ! Forgez un nouveau siècle !... » Tels sont les derniers mots d'un de ses ordres du jour après un combat victorieux. Au delà de la victoire des armes, qui pour lui ne fait qu'exprimer de nouvelles tâches, ses paroles vont découvrir le sens de la guerre. Elles ne recherchent pas l'exceptionnel, mais une forme de vie concentrée, où l'homme puisse apprendre à se connaître comme il ne le pourrait jamais autrement. Cette recherche transparaît dans tous ses commandements, sans y être exprimée; elle se manifeste dans toutes ses démarches. Même si ces mots sont prononcés à un certain moment à l'occasion du danger, ils gardent une valeur éternelle. Le Reich, le continent ! Il ne s'agit pas seulement pour lui de conserver, mais d'agrandir sur le plan moral ce que nous possédons.

Au milieu des peuples en marche, il se dresse dans sa conscience de dirigeant, de responsable. Sa conception du monde, il ne l'étale pas avec ostentation, elle est pour lui la chaîne qui en fait le serviteur d'une grande époque qu'il aime. Il suit respectueusement la marche de l'Histoire et, le front haut, se tient devant celui à qui il a prêté un serment qui le lie pour toujours. Et cela non pas pour l'amour de l'argent, pour lequel de gros actionnaires font la guerre, non pas comme le valet de puissances anonymes, mais comme un simple officier qui, ayant adopté un idéal, se met au service d'un grand homme en qui s'incarnent les vertus de son époque.

Que ce soient des généraux, des prêtres, des chefs d'entreprises, des maîtres artisans, des paysans, des négociants, des médecins, des ingénieurs, ou des écrivains, des milliers d'hommes servent comme ce « Herr ». Et cela en Allemagne, en France, en Roumanie, Bulgarie, Finlande, Hongrie ou autres pays de notre continent. Chacun d'eux, comme celui-ci, est le reflet du visage de son pays, de sa race.

Mais tous se fondent dans l'image que présente la « chevalerie » européenne, symbole d'une civilisation.

Brillante
et souple

la plume

Kaweco

glissera, légère, sur
votre papier

Dans toutes les bonnes maisons, nos représentants se feront un plaisir de vous présenter les créations modernes de Kaweco



Encore à côté... Soldats allemands durant des tirs de harcèlement ennemis sur le front italien. Cliché du correspondant de guerre Groh (PK)



Quelques minutes après l'attaque réussie d'un groupe de choc allemand au delà d'un fleuve sur le front de l'Est. Cliché du correspondant de guerre Knudler (PK).



En une file interminable, les obus glissent, à la chaîne, vers le stade final de leur fabrication. Ils reçoivent ici leurs fusées.
Cliché du correspondant de guerre Hubmann (PK)



Un des jeunes volontaires de seize à vingt ans qui, dans les équipes du Secrétariat général de la Jeunesse, portent secours à leurs compatriotes sinistrés

Les Anglais ont passé là. La tâche des jeunes du C.O.S.I. est
↓ d'opérer le sauvetage des sinistrés et de déblayer les ruines

La jeunesse française lutte contre les effets des bombardements terroristes

Les équipes des jeunes



S LE SECOURS NATIONAL

*ne discute
pas. Il ne
fait pas de
politique*

IL AGIT



21, RUE LAFFITTE, PARIS-9
C. C. POSTAL PARIS 2.466.58

FORGES ET ATELIERS DE LA VENCE ET DE LA FOURNAISE

Société Anonyme au capital de 15 millions de francs
divisé en 150.000 actions de 100 francs chacune.
SIEGE SOCIAL : 1, avenue Niel, Paris (17^e).
R. C. Seine 26.636

Les Actionnaires se sont réunis en
Assemblée Générale extraordinaire et
ordinaire le mardi 25 avril 1944. L'Assem-
blée Générale extraordinaire a ratifié :
d'une part, diverses modifications aux
statuts pour les mettre en harmonie avec
les dispositions apportées à la législation
par la loi du 4 mars 1943 ; d'autre part, la
vente de l'usine de la Fournaise à Saint-
Denis. L'Assemblée Générale ordinaire a
approuvé les comptes de l'exercice clos
le 31 juillet 1943, pendant lequel il a été
réalisé un bénéfice net d'exploitation de
Fr : 15.318.123,61. Après avoir effectué
plus de 5.000.000 d'amortissements et plus
de 7.000.000 de provisions diverses et,
compte tenu de divers bénéfices et profits
accidentels, le bénéfice net de l'exercice
1/8/42 au 31/7/43 ressort à Fr : 2.560.639,15.
L'Assemblée Générale a décidé de distri-
buer aux actionnaires, une somme de
1.725.000 frs (soit 11,50 par action) et aux
porteurs de parts, une somme de 417.858 frs
(soit 23.8776 par part).



Une enseigne synonyme
d'entraide: Comité ou-
vrier de secours immédiat

Un bombardement est signalé. Les équipes de jeunes accourent immédiatement au local du C.O.S.I. où des camions attendent déjà. En un temps record les sauveteurs sont transportés sur les lieux du bombardement



Exercice de sauvetage des blessés. Courage et dévouement ne manquent pas. Adresse et sang-froid s'acquièrent grâce à de minutieux exercices

Dans les reportages des journaux sur les attaques terroristes des avions anglais et américains contre des villes françaises on rencontre fréquemment de courtes notes sur l'intervention pleine de dévouement des organisations de jeunes.

Parmi ces dernières, la plus connue est certainement celle qui groupe les équipes des jeunes du C.O.S.I. (Comité ouvrier de secours immédiat).

Dès qu'un bombardement est signalé, les jeunes du C.O.S.I. montent dans un camion qui les transporte aussitôt vers les endroits sinistrés. Là, suivant les instructions du chef de file et dans la discipline la plus parfaite, des secours sont apportés où le besoin s'en fait le

plus sentir. Les blessés sont transportés, les malheureux qui se trouvent enfouis sont dégagés, les décombres déblayés et sauvé ce qui peut l'être encore.

Aux jeunes du C.O.S.I. les jeunes gens et jeunes filles des équipes du secrétariat général de la Jeunesse apportent leur collaboration patriotique dans cette tâche d'entraide sociale.

« Signal » montre ici la jeunesse des équipes au travail. Le courage, le tact, le bon sens et le dévouement de ces jeunes gens démontrent que c'est une France nouvelle et forte qui se lève ici et qui saura maintenir dans la communauté européenne le rang élevé qui fut le sien.



RADIO-PARIS annonce un FESTIVAL RICHARD STRAUSS

à l'occasion de son
80^e Anniversaire

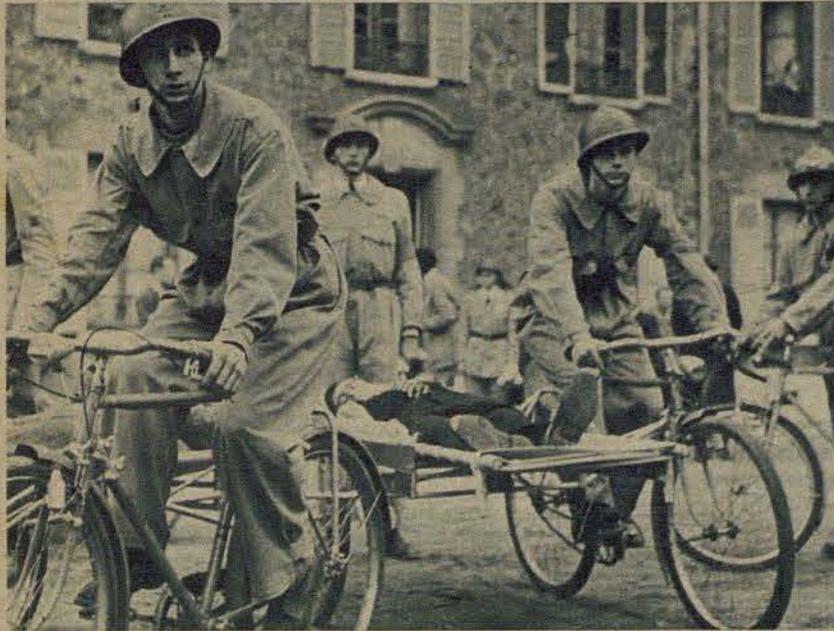
EMISSION PUBLIQUE

Retransmise depuis le
THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Longueurs d'ondes 280m.9 et 312m.8



Laver c'est aussi servir, comme le montrent les brancards. Les tâches des volontaires féminines sont multiples et souvent modestes. Mais l'essentiel n'est-il pas d'aider?

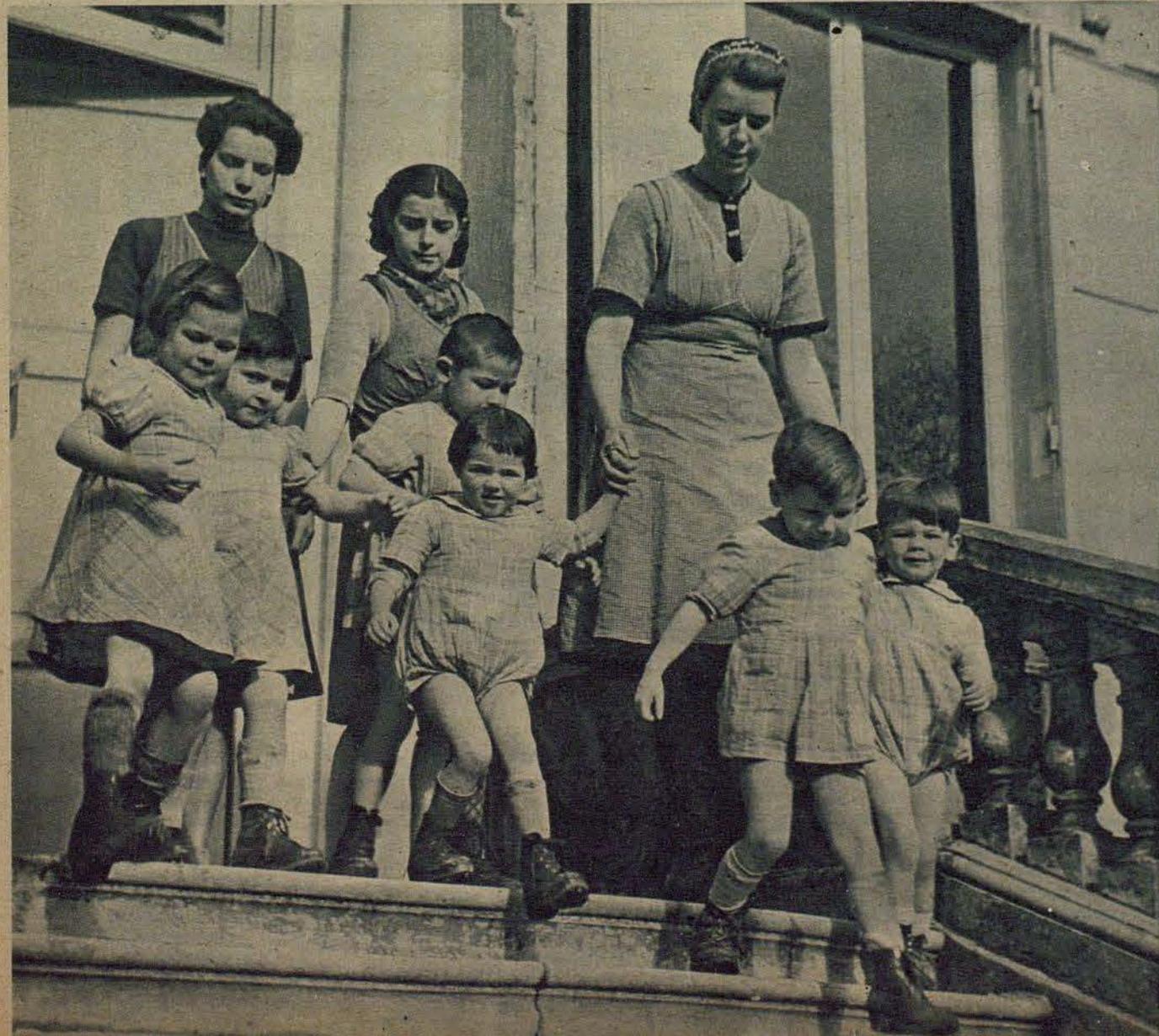


Cyclistes-brancardiers du C.O.S.I. au cours d'un exercice



Une cheftaine des équipes du Secrétariat général de la Jeunesse

Des enfants des régions sinistrées sont mis en sûreté et confiés à la garde des jeunes filles des équipes
Clichés A. Zucca



LE LANGAGE DES ECRITURES

*Une plume d'or?
Fait un Ludo*

Les initiales séparées marquent la vivacité de l'observateur. Ponctuation acérée et signes en croix révèlent sa combativité et son esprit moqueur.

Quelle que soit votre écriture, adoptez le stylo

Les Usines De l'Ourcq

COMMODITÉ!

VOTRE FORTUNE
grande ou petite
SOUS LA FORME
LA PLUS RÉDUITE

Votre avoir peut tenir
en un ou plusieurs

BONS du TRÉSOR

Coupages de 1.000, 5.000,
10.000, 50.000, 100.000,
500.000, 1.000.000,
5.000.000.

**ON SOUSCRIT
PARTOUT**

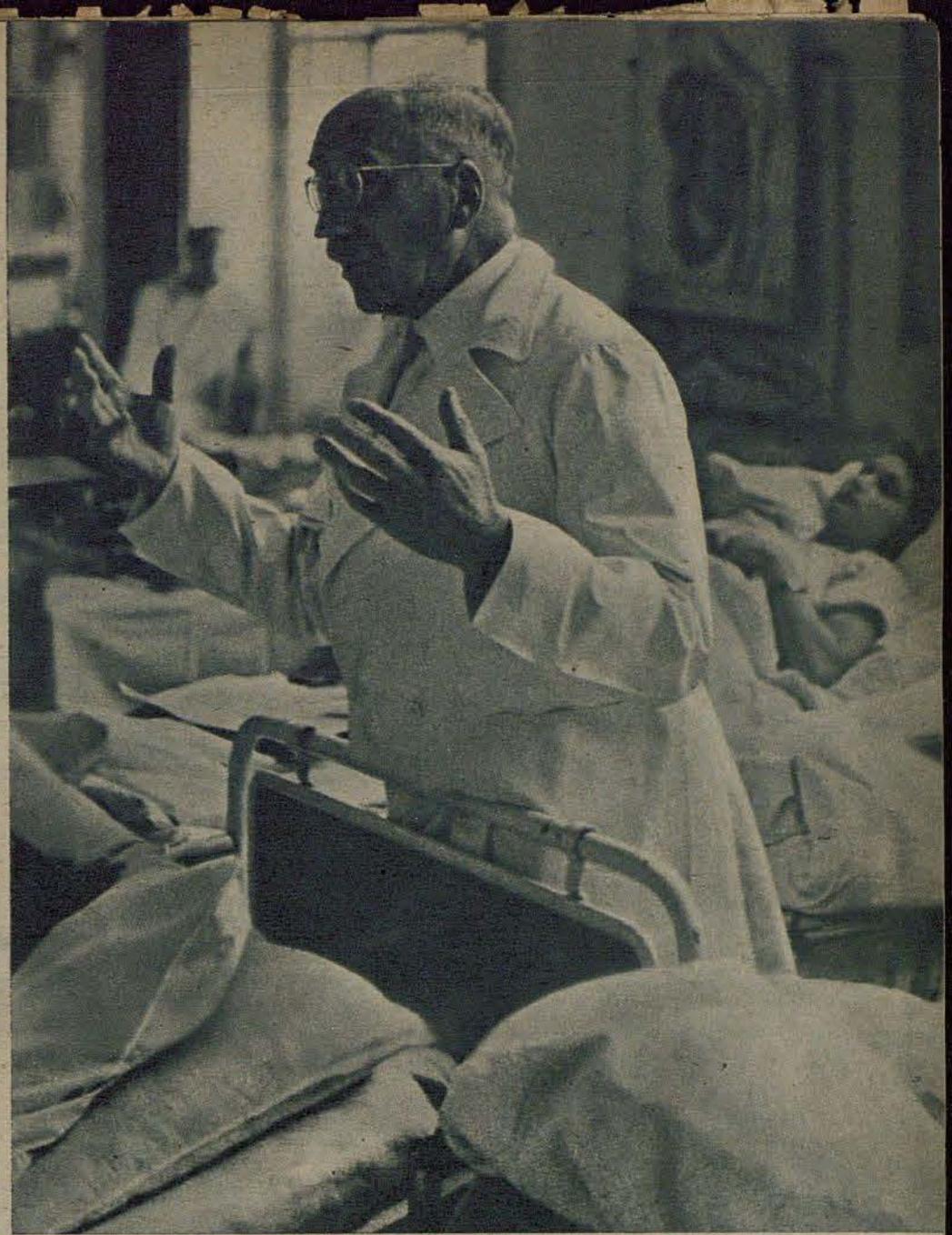
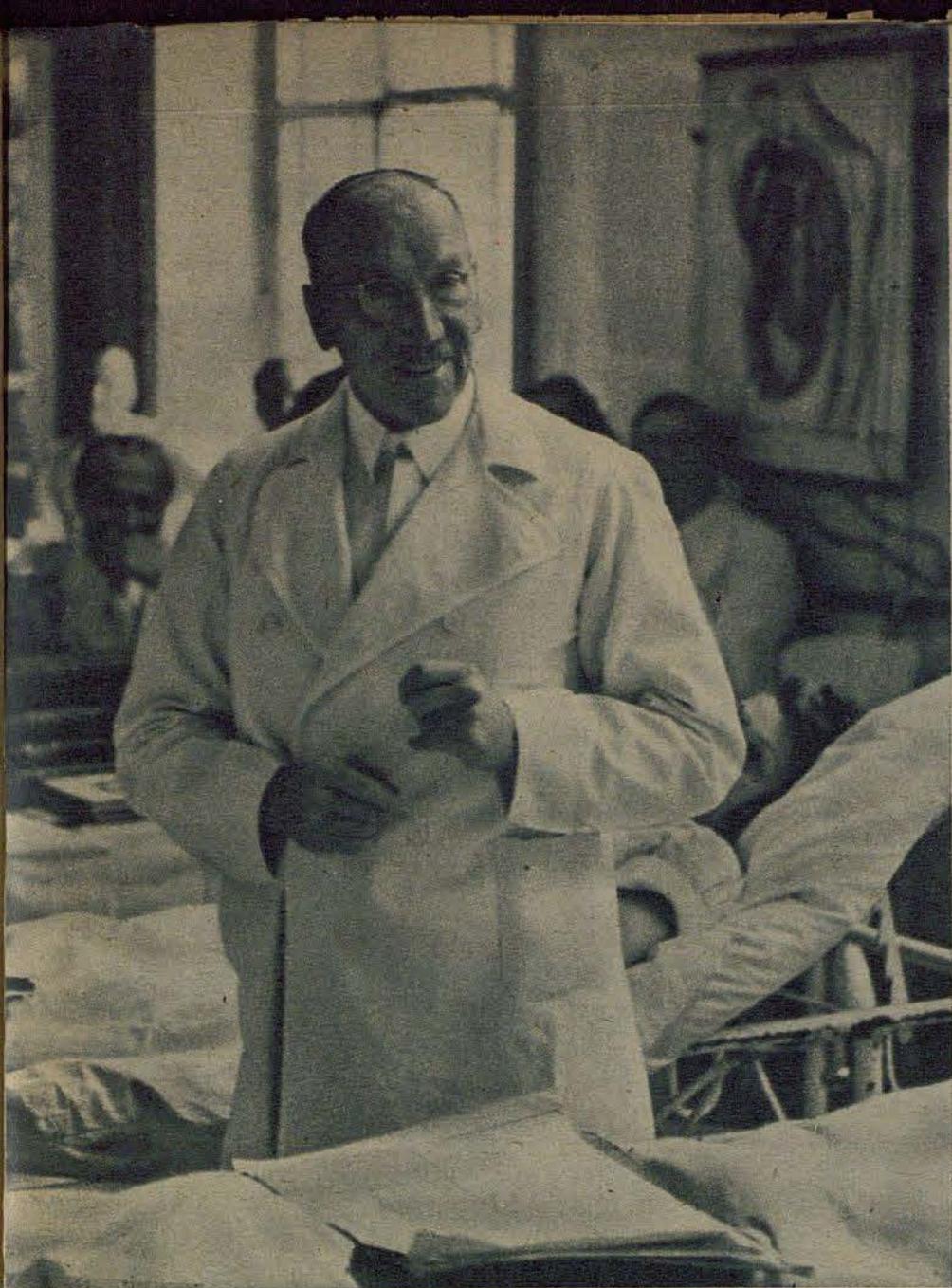
TFI



Un entretien scientifique. Le professeur Sauerbruch, le célèbre spécialiste, ne manque pas de répéter souvent que les connaissances techniques sont loin de suffire pour faire un médecin. Le savoir, isolé, est un danger. Il faut y ajouter l'élément humain, le sentiment compréhensif

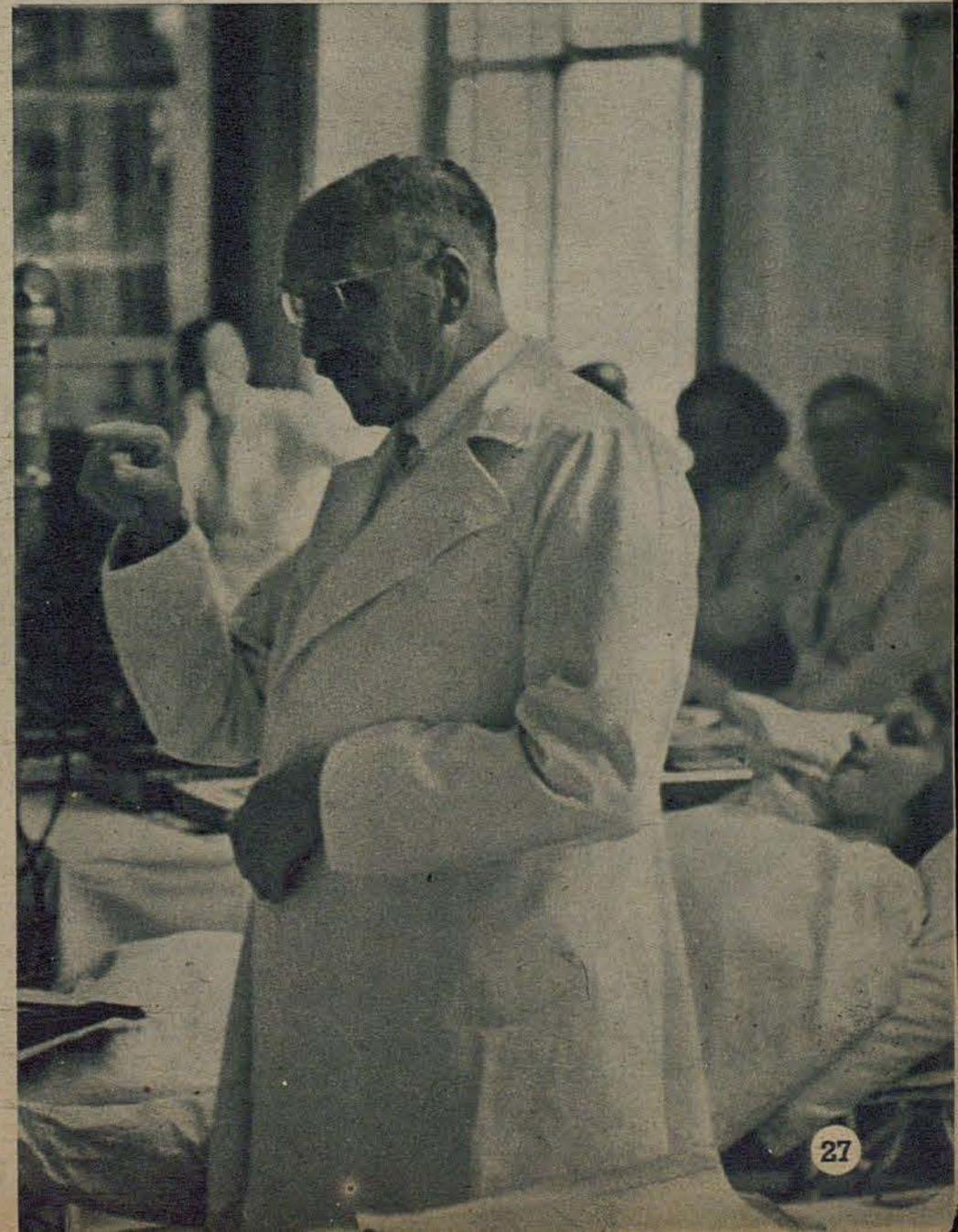
Sauerbruch

Le professeur Sauerbruch, conseiller privé et conseiller d'Etat, chevalier de la Croix du mérite de guerre, est l'un des médecins allemands les plus célèbres de notre temps. Il s'est d'abord fait connaître par des méthodes d'opération permettant au médecin d'intervenir dans les poumons du malade. Elles forment aujourd'hui la base de la chirurgie moderne des poumons. Durant la guerre, il a réalisé la main artificielle, pouvant être mise en mouvement par les muscles vivants. Sauerbruch est médecin général et chirurgien conseiller de l'inspecteur de la santé de l'armée. Les photographies que « Signal » publie aux pages suivantes donnent une idée de la personnalité remarquable du professeur



Pendant son cours

Les gestes du professeur n'ont rien de théâtral, ils sont l'expression du tempérament d'un médecin qui veut communiquer à ses étudiants le fruit de son expérience et de ce qu'il a observé et découvert au cours de son travail

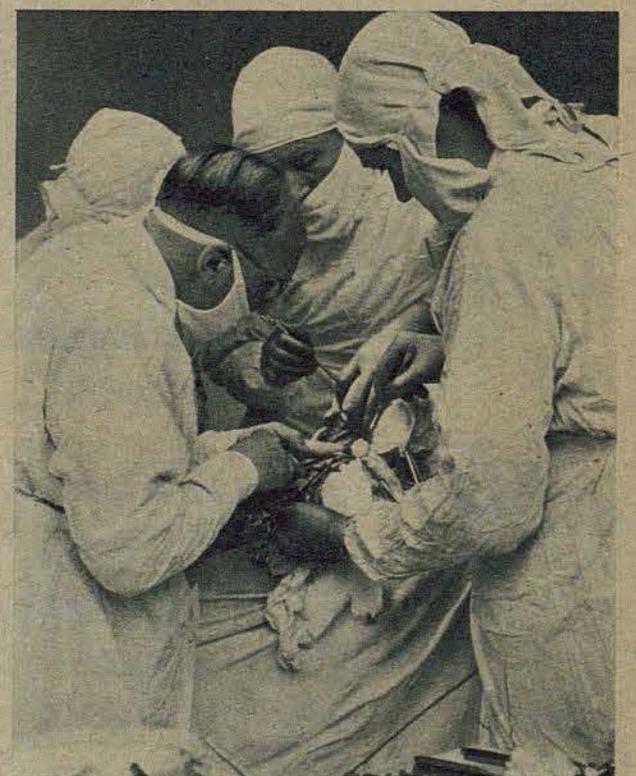


Dans la salle d'opération



La main du chirurgien. Les instruments dont dispose aujourd'hui la chirurgie sont d'une extrême perfection technique. Mais l'instrument le plus important et le plus décisif, c'est la main même du médecin

Avant l'intervention. La tension d'esprit avant une opération est dépourvue de nervosité. Les préparatifs nécessaires se font calmement, presque sans bruit. C'est la tension qui précède l'instant de la concentration la plus attentive



Le coup de bistouri salubre. Quand le malade est endormi, l'opération s'effectue alors la plupart du temps en quelques minutes (photo du haut). Après l'opération, le chirurgien donne à ses assistants les instructions nécessaires pour les soins à donner au malade (photo du bas)





L'expression de la concentration. Derrière les verres de lunettes où la lumière se joue, brillent les yeux du chirurgien qui est en train d'opérer. Dans ses yeux, dans l'expression générale de son visage, on devine la concentration marquant l'instant où il donne le coup de bistouri décisif. La même tension d'esprit se constate de même sur les visages de ses aides

Le Dr Herbert Fritsche, biologiste berlinois, décrit ici à quel point il est intéressant d'observer de près le professeur Sauerbruch, au cours d'une opération. Il a eu l'occasion d'assister à trois interventions chirurgicales difficiles exécutées par Sauerbruch

ETRE témoin de trois opérations difficiles, exécutées avec maîtrise par le premier chirurgien de l'Allemagne, laisse une impression profonde et inoubliable. Déjà, une demi-heure avant la première opération, la salle a une animation particulière, caractéristique de la grande chirurgie. Les infirmières rangent avec ordre des instruments de toutes sortes sur les tables roulantes, chaque instrument

étant représenté en double, en triple, ou même en un très grand nombre d'exemplaires, afin qu'au moment voulu, le moindre retard causé par des questions ou des recherches puisse être évité. On vérifie les seringues, d'injections en verre et on les dispose toutes prêtes à servir. On retire d'une boîte une grande quantité de gants de caoutchouc que l'on saupoudre de talc afin qu'ils glissent mieux sur la main.



Lohse Uralt Lavendel a subi, en quantités, certaines restrictions. Mais sa qualité n'est point changée. Soyez-en économes : quelques gouttes suffisent à procurer un quart d'heure de fraîcheur et de bien-être. Vous devriez l'essayer. On vit mieux, on travaille plus facilement dans une atmosphère de fraîcheur parfumée.

Dans la salle d'opération

Peu à peu, apparaissent dans la salle d'opération, en outre des assistants, les invités: des chirurgiens qui prennent part, comme auditeurs, au cours supérieur, et sont venus pour observer de près la technique de leur célèbre confrère. Chacun des invités revêt une blouse blanche et doit s'attacher un bandeau de protection devant la bouche. On monte, afin de pouvoir mieux observer, sur des petits bancs en bois. Les opérations se font sous deux lampes puissantes qui déversent une lumière aveuglante. Ces lampes sont de véritables colosses de l'optique d'éclairage. On dispose en outre de lampes auxiliaires, montées sur tiges, et maniées selon les besoins par les assistants. Si on lève les yeux vers l'autre côté, on remarque dans cette salle où bistouris, pinces et scies sont au service de la science, une galerie de verre, sorte de balcon fermé où, chaque jour, viennent s'asseoir des étudiants, pour observer ce qui se passe en bas, sous les lampes géantes, où s'offre à eux l'exemple professionnel qu'ils doivent s'efforcer de suivre.

Les infirmières, dont la tâche est pleine de responsabilités, n'ont pas une minute de repos. On transporte un puissant appareil d'oxygène, on dispose sans cesse de nouveaux instruments métalliques brillants. Les films de radiographie des diverses opérations du jour sont suspendus à la fenêtre. Les assistants sont maintenant tous rassemblés, chacun avec une serviette blanche sur la tête et un bandeau de protection devant la bouche. La propreté et l'ordre précis de la salle ne produisent pas une impression de nudité, mais de sécurité. Ici, on s'attaque à la mort menaçante avec une armure pure et sans tache.

Il s'agit d'une tumeur au poulmon

Tout à coup, le professeur Sauerbruch entre dans la salle d'opérations. Un assistant l'aide à passer sa blouse d'opération. Pendant qu'il salue rapidement les invités, on apporte déjà le premier malade chez lequel le diagnostic clinique et radiographique a permis d'établir une tumeur au poulmon. L'homme, enveloppé de linges blancs, ne donne aucune signe de crainte ou d'agitation, à l'idée de l'opération qu'il va subir. Il sourit même, avec un peu d'embarras, en regardant les étudiants groupés dans la galerie, pendant qu'un assistant observe son pouls et que le narcotique commence à agir.

Le plus frappant dans ce qui suit, c'est l'élégance et la rapidité avec lesquelles tout s'accomplit, sous les yeux des spectateurs qui peuvent à peine suivre. Le professeur a, d'une main sûre, sectionné rapidement la musculature du dos. On entend alors, à plusieurs reprises, un léger craquement. Le professeur sépare les côtés à l'aide d'une pince-ciseau, sans que l'on ait l'impression d'un effort violent. Les mains du chirurgien travaillent rapidement, mais avec calme et précision. Elles sont occupées à lier de gros vaisseaux. Par le trou maintenant formé dans le dos du malade, on peut voir, dans la cage thoracique, le poulmon se soulever et s'abaisser rythmiquement. L'appareil à oxygène

ronfle. Un assistant insuffle de l'oxygène au malade, qui remue de nouveau les yeux comme s'il se trouvait dans un monde tout différent de celui où l'heure est si grave pour lui. Les infirmières s'activent sans arrêt et passent à leur chef les instruments dont il a besoin. Les paroles sont inutiles. Un signe, un coup d'œil suffisent pour qu'elles comprennent. Sauerbruch opère avec une concentration sans pareille. Seul, de temps à autre, un appel énergique à un assistant ou à une infirmière interrompt le silence, pénible seulement pour les spectateurs.

Mais un soulagement se produit lorsque le chirurgien jette dans une cuvette toute prête une masse rouge, grosse comme une tomate. La tumeur est enlevée. Une vie vient d'être sauvée, qui eût été sacrifiée sans cette difficile intervention chirurgicale. La fermeture de la large ouverture s'effectue de nouveau avec une sûreté et une précision qui font l'admiration des spectateurs, reconnaissants d'une telle performance chirurgicale. Le travail ultérieur des derniers points de suture est laissé aux soins des assistants.

... ensuite, la résection d'un estomac

Le professeur change de blouse, se lave les mains, donne quelques explications aux invités, puis c'est le tour de la deuxième opération: la résection d'un estomac malade, incurable. Avant d'avoir pu se rendre exactement compte de ce qui se passe, les spectateurs aperçoivent l'intérieur du corps du malade, où les mains de Sauerbruch s'activent avec une extraordinaire sûreté et une élégance légèreté, pour effectuer les interventions nécessaires. Là aussi, les assistants doivent exécuter les dernières manipulations. Bientôt le malade est emporté sur la voiture et un troisième cas à traiter est amené dans la salle.

Cette fois, c'est encore un poulmon malade auquel le maître de chirurgie moderne des poulmons doit apporter la guérison. La femme malade dont il s'agit, a fait pénétrer il y a longtemps, dans ses voies respiratoires, un éclat d'os qu'elle a rejeté en toussant. Depuis cette époque, la malade souffre fortement du poulmon. Il est nécessaire d'effectuer une ligature d'un des poulmons à l'aide d'un tuyau de caoutchouc. De nouveau, le bistouri et les pinces se fraient une voie à l'intérieur de la cage thoracique, l'appareil à oxygène ronfle, les infirmières passent rapidement et en silence, les instruments nécessaires. Un assistant caresse doucement la joue de la malade, pour la calmer. Dans l'état de narcose où elle se trouve elle ne se doute pas que la main d'un des plus célèbres chirurgiens glisse sur ses poulmons et facilite à la nature les moyens de repousser la maladie.

En une heure et demie à peine, trois graves opérations ont été faites par le professeur, on pourrait presque dire, en se jouant. La galerie des étudiants se vide. Les spectateurs ont détourné les yeux du cercle lumineux des lampes géantes et jettent un coup d'œil par la fenêtre, où se déroule la vie de chaque jour, à laquelle vont être rendus trois êtres humains, grâce à l'intervention géniale d'un homme qui n'est pas seulement admirable par sa méthode opératoire, mais encore par ses dons innés de médecin, et par son infatigable puissance de travail.

Rosodont
LA PÂTE DENTIFRICE SOLIDE «BERGMANN»

LE PRODUIT ALLEMAND DE QUALITÉ. EMPAQUETAGE SYNTHÉTIQUE ALLEMAND

A. H. A. BERGMANN, WALDHEIM (SA.)

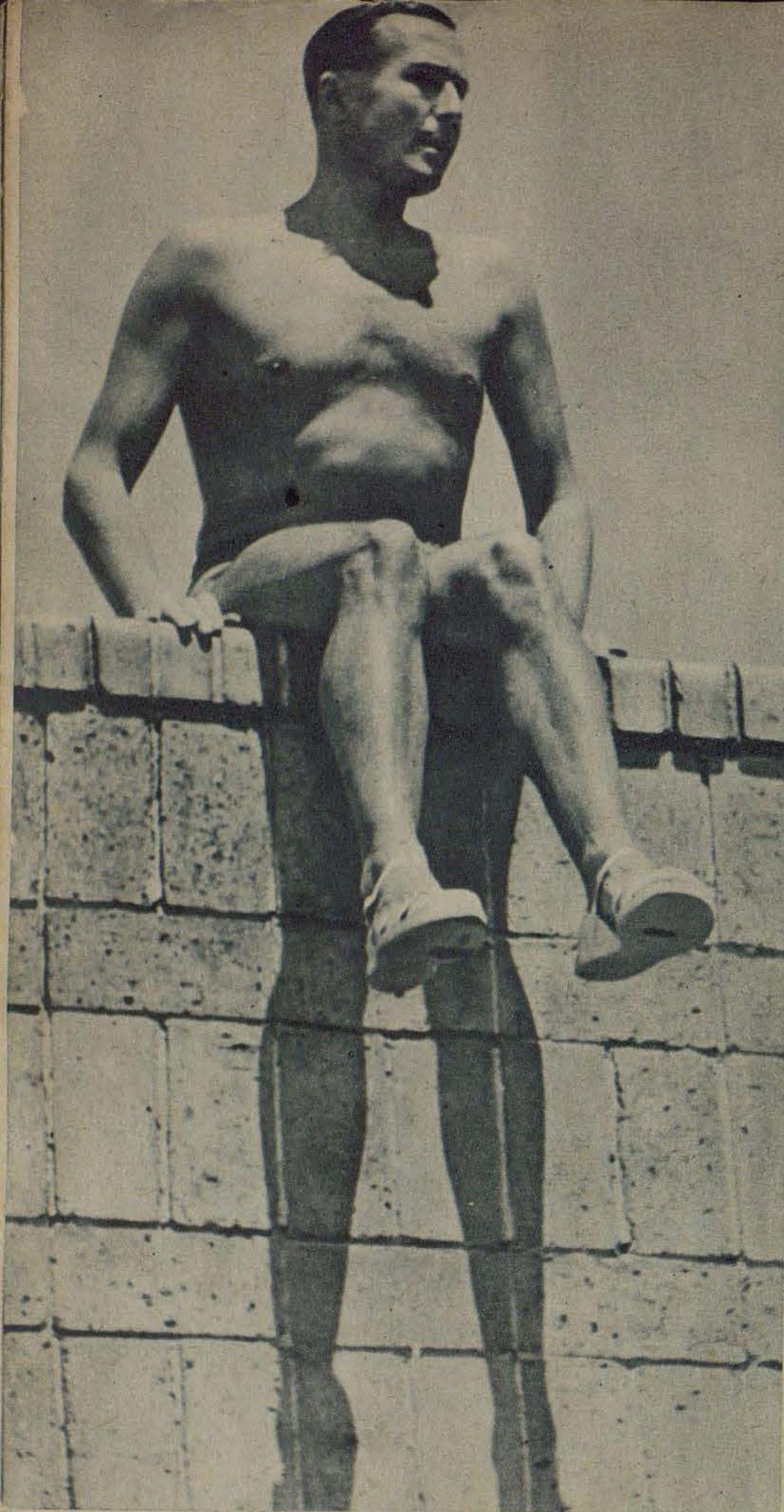
AHAB



Coup d'œil sur la plage. Tout le long de la côte allemande de la mer du Nord et de la Baltique, les plages se succèdent nombreuses, quelquefois à 3 ou 4 kilomètres l'une de l'autre. Et à l'intérieur du Reich, il n'existe pas une ville ou une station balnéaire qui n'ait sa piscine moderne, installée en plein air

Trente degrés à l'ombre

LA VIE BALNEAIRE REPOND-ELLE A UNE PHILOSOPHIE?



Sans distinction de grade

Actuellement, en temps de guerre, les stations balnéaires allemandes ne sont pas désertées. Mais quels sont les baigneurs ? Celui que nous voyons ici ne ressemble-t-il pas à un commandant de char qui, dans une position semblable, observerait l'ennemi à travers le volet de sa tourelle ?



Idylle anonyme

Deux peignoirs de bain : l'un féminin, l'autre masculin, font ici bon ménage sur le sable brûlant.....



... exactement comme leurs propriétaires. C'est heureux qu'elle ne se soit pas camouflée comme lui.

↓ Mais tout-à-coup, il s'est montré et tous les deux tournent le dos aux curieux



Camouflage ! Ce sont ici des permissionnaires qui ont abandonné l'uniforme pour se chauffer au soleil.

La vie balnéaire répond-elle à une philosophie ?

ON serait tenté de s'excuser, en premier lieu, de s'occuper aujourd'hui, en pleine guerre, de choses aussi secondaires que les plaisirs et les joies d'une vie sans souci au bord de la mer. On ne voit pas de rapport entre une telle vie et les événements de l'heure. Elle apparaît trop heureuse, elle offre trop de contrastes avec la brutale réalité, si différente d'elle en d'autres lieux. Et même en temps de paix, une plage où l'on s'ébat librement n'est-elle pas une place secondaire, privée du caractère sérieux et profond qui donne à la vie sa portée essentielle?

Et cependant, même maintenant, en temps de guerre, nous ne pouvons résister au charme qui se dégage de la vie balnéaire, et il nous semble qu'au cours du temps, nous avons acquis de plus en plus un droit à une telle vie. C'est là, parmi d'autres manifestations, le signe d'un niveau de vie que nous ne voudrions perdre à aucun prix. C'est ainsi que nous avons tous passé autrefois nos vacances. La plupart d'entre nous doivent y renoncer aujourd'hui: nous y renonçons seulement, il est vrai, parce que nous y sommes forcés. Cette joie, de se chauffer paresseusement au soleil sur la plage, n'est, en effet, possible aujourd'hui qu'à ceux qui demeurent à proximité de la mer, à ceux qui ont été évacués de leur ville, ou bien encore à des soldats en permission. Mais nous aurons aussi notre tour.

La question posée au début: « la vie balnéaire répond-elle à une philosophie? » pourrait facilement être prise pour une plaisanterie. Elle a cependant plus de sens qu'on ne pourrait le croire à première vue.

Quand on discute sur une philosophie, sur une conception de la vie, on court toujours le risque de se perdre dans les théories abstraites, au lieu de s'en tenir aux exigences de la vie elle-même qui devrait toujours servir de base de raisonnement. Oui, il semble bien que ce soit plaisanter que d'établir un rapport entre la vie balnéaire si profane et une philosophie. Et cependant, toute philosophie bien vivante tient compte largement de toutes les manifestations de la vie.

Il se produit le même phénomène que pour l'image d'une personnalité historique qui, à travers les siècles, perd peu à peu de son humanité. On sait différentes choses sur Charlemagne: ce qu'il a accompli d'important au point de vue historique, on sait même qu'il a favorisé la vie au grand air et préconisé les baignades, mais il faut aussi, par un effort d'imagination, se représenter comment l'empereur et les grands personnages de sa cour se baignaient à Aix-la-Chapelle, comment il se reposait au bord du fleuve, nu au milieu de ses hommes d'armes. Un tel tableau ajoute au caractère historique les traits humains indispensables.

C'est d'un tel point de vue qu'il faut considérer la vie balnéaire comme partie intégrante d'une philosophie entièrement basée sur la vie et qui ne craint pas de perdre son caractère sérieux parce qu'elle s'attache à une manifestation vitale qui est à la fois bonne et belle, saine et amusante.



Une originale...

Elle est connue depuis des années sur la plage. Incapable de goûter le doux « farniente », elle apporte toujours avec elle son tricot



Celui-ci observe à la jumelle l'animation de la plage. Il vient justement d'apercevoir la dame qui tricote et l'examine en détail



→
Brunie par l'air et le soleil. Elle a été évacuée d'une grande ville et a eu la chance d'être envoyée dans une station balnéaire où elle travaille dans le bureau d'un hôtel

Wilhelm Busch

Sämtliche Werke

Une page des œuvres de Busch



Ach, was muß man oft von bösen Kindern hören oder lesen!! Wie zum Beispiel hier von diesen, welche Max und Moritz hießen.

Einguter Mensch gibt gerne nach, Ob auch der andre was Böses macht; Und strebt durch häufige Bekehrung Nach seiner Besserung und Bekehrung.

Wenn wer sich wo als Lump erwiesen, So bringt man in der Regel diesen Zum Zweck moralischer Erhebung In eine andere Umgebung. Der Ort ist gut, die Lage neu, Der alte Lump ist auch dabei.

Der guten Menschen Hauptbestreben Ist, andern auch was abzugeben.

Musik wird oft nicht schön gefunden, Weil sie stets mit Geräusch verbunden.

Es ist ein Brauch von alters her: Wer Sorgen hat, hat auch Likör!

Kaum hat mal einer ein bißchen was, Gleich gibt es welche, die ärgert das.

„Helene!“ — sprach der Onkel Nolte — „Was ich schon immer sagen wollte! Ich warne dich als Mensch und Christ!

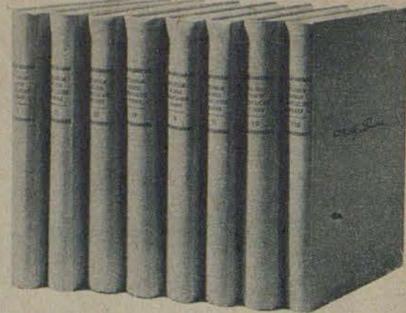
Oh, hüte dich vor allem Bösen! Es macht Plaster, wenn man es ist, Es macht Verdruß, wenn man's gewesen ist!

Tugend will ermunterl sein, Bosheit kann man schon allein!

Vater werden ist nicht schwer, Vater sein dagegen sehr. — Ersteres wird gern geübt, Weil es allgemein beliebt. Selbst der Lasterhafte zeigt, Daß er gar nicht abgeneigt; Nur will er mit seinen Sünden Keinen guten Zweck verbinden, Sondern, wenn die Kosten kommen, Fühlet er sich angstbekommen.



Julchen ist nun wirklich groß, Pffiffig, fett und tadellos, Und der Vater ruft: „Was seh ich? Die Mamsell ist heiratsfähig!“



Cette édition réunit pour la première fois toutes les œuvres de ce philosophe gai et humoriste célèbre. Dans la présente édition, vous trouverez tout ce que Wilhelm Busch a créé, écrit, et dessiné. Par sa présentation, par son papier de première qualité et sa reliure entoilée, aussi solide qu'en temps de paix, l'œuvre plaira au bibliophile le plus exigeant.

- Band 1** Geleitwort — Was mich betrifft — Künstlerverein Jung-München — Fliegende Blätter
- Band 2** Münchener Bilderbogen — Bilderposen: Der Eispeter — Katze und Maus — Krischan mit der Plepe — Hänsel und Gretel
- Band 3** Max und Moritz — Hans Huckebein — Bilder-geschichten — Das wundersame Leben des Bienenvolkes — Schnurrdburr oder die Bienen — Der heilige Antonius von Padua — Die fromme Helene
- Band 4** Bilder zur Jobsade — Pater Filucius — Der Geburtstag oder die Partikularisten — Dideldum — Abenteuer eines Junggesellen — Herr und Frau Knopp — Julchen
- Band 5** Die Haarbeutel — Fipps der Affe — Stippstörchen — Der Fuchs — Die Drachen — Plisch und Plum — Balduin Bähblamm — Maler Klecksel
- Band 6** Hernach — Von mir über mich — Eduards Traum — Der Schmetterling — Kritik des Herzens — Zu guter Letzt — Schein und Sein — Notizen
- Band 7** Busch als Maler — Briefe in Auswahl mit eingestreuten Zeichnungen — Einzelne Gedichte — Antworten an Autographensammler und andere — Aus Gesprächen
- Band 8** Ut oder Welt: Volksmärchen — Sagen — Volkslieder — Reime — Chronik von Buschs Leben

Les 8 volumes avec 3588 pages, 32 tableaux en couleurs, et 3383 gravures, format 15,5x22,5, entoilés: RM. 96.— ou contre paiements mensuels de RM. 10.— sans augmentation de prix. Si l'œuvre ne plaît pas, elle peut nous être retournée dans la quinzaine.

Elle ne paraît qu'en allemand, mais est imprimée en caractères latins. Exportation en franchise de douane, et facilités de paiement. (Comptes chèques-postaux et comptes en banque dans 14 pays.) Le change est calculé au cours de clearing du jour du versement. Livraison aux frais de l'acheteur.

Aucun envoi de cette édition n'est admis en Allemagne, Hollande, Protectorat, Gouvernement-Général et territoires de l'Est. Aucune exception même sur règlement anticipé.

Fackelverlag Stuttgart-W 1

Abteilung Exportbuchhandlung

COUPON D'ACHAT

Fackelverlag, Abt. Exportbuchhandlung Stuttgart W 1 (Allemagne)

Veillez m'adresser, sous réserve de vous les retourner dans un délai de 14 jours, les:

Wilhelm Busch, Sämtliche Werke

8 volumes entoilés RM. 96.— payables par versements mensuels de RM. 10.— en un seul versement —. Livraison aux frais de l'acheteur. Tous droits de reproduction réservés.

Nom Prénom
Lieu Date
Adresse
(Prière d'écrire très lisiblement)

La grande énigme

L'homme est une machine à base de muscles. Elle se meut grâce à des pistons, cylindres, leviers, manivelles et autres dispositifs. Le point central est le cœur, véritable pompe, perfectionnée mais restée peu réparable. Il faut réparer ou éliminer les parties défectueuses du mécanisme. Quant aux secrets de la machine, c'est le bistouri qui nous met sur la voie, et ce même bistouri peut aussi guérir l'homme.

La vie s'exprime et se éveille dans la cellule. Un assemblage défini de cellules s'appelle un homme. Quand cet individu se sent mal à l'aise, il faut rétablir la santé des cellules. Le bonheur des cellules fera le paradis sur terre. Microscope en mains, le biologiste va dévoiler les secrets de la vie et par là même assurer le bonheur de l'homme.

L'Europe vers une nouvelle conception du monde

La Science va-t-elle triompher?

Le siècle dernier a posé à la science des problèmes qu'elle n'a pu être en état de résoudre. Il en est résulté des erreurs dont nous souffrons encore, mais que l'on s'efforce aujourd'hui, en Europe, d'éliminer en se basant sur les principes élémentaires de la vie.

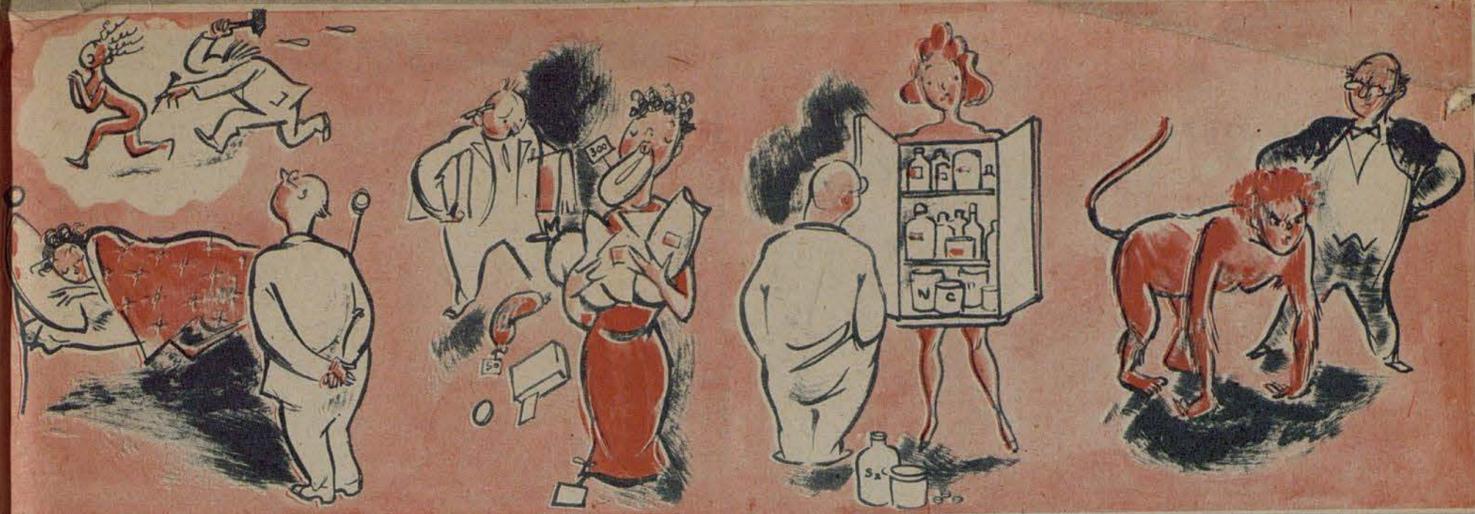
Le philosophe anglais Bertrand Russel a dit un jour que le monde était tombé malade à cause de la science et qu'il ne pourrait guérir que grâce à un accroissement de science. Si cette phrase est juste, il est clair que c'est la science qui doit triompher pour dominer le monde. Le droit souverain que le XIX^e siècle lui accordait et que l'Amérique lui reconnaît encore aujourd'hui doivent alors lui assurer une puissance absolue sur le monde.

Au milieu du siècle dernier, le type du savant occidental était complètement achevé. Mais, en même temps, on pouvait observer une autre manifestation indubitablement symptomatique: la décadence de l'ecclésiastique. Le savant, dans de larges domaines du monde civilisé avait remplacé le moine. La chambre du savant devint comme une cellule de moine. On y trouvait souvent la pauvreté, le dédain du confort et des biens terrestres, le mépris du gain, l'éloignement du monde, la soumission jusqu'au sacrifice au point de vue de l'école scientifique, et même le célibat du savant. Nous trouvons ces caractéristiques le plus purement représentées chez Emmanuel Kant. Ceci ne dénotait cependant pas une opposition entre la science et la religion, semblable à la lutte qui mit aux prises Darwin et Haeckel, à la fin du siècle. Mais l'Européen tendait à réaliser un summum de raison et d'intelligence. Posséder une connaissance scientifique étendue était l'idéal suprême.

Si le savant de notre temps s'est écarté de ce type, c'est qu'une transformation décisive s'est produite. Le biologiste Alexis Carrel ou le chimiste Adolf Butenandt n'ont en eux rien du moine et ne revendiquent pas pour la science la priorité absolue comme principe culturel. Même quand des savants comme les physiciens Werner Heisenberg et Max Planck interviennent dans les problèmes philosophiques, ils ne se donnent nullement comme des prophètes fondateurs d'une religion nouvelle. Le type du savant occidental s'est transformé, comme la science moderne elle-même.

Lorsqu'on trouve aujourd'hui, dans un laboratoire, le microbe de la paralysie infantile ou la formule de composition d'un produit naturel, on a fait une découverte d'une valeur générale pour le monde entier. Mais comment le savant est-il parvenu à ce résultat? Est-ce un cadeau des dieux ou le fait du hasard? Deux savants norvégiens, Holst et Fröhlich, découvrirent en 1912 à la suite d'expériences sur des cobayes, le principe de la vitamine C. Ce fut le hasard qui leur fit choisir le cobaye comme sujet d'expérimentation, mais nous savons aujourd'hui que les rats, les souris et les lapins, animaux choisis de préférence dans les laboratoires n'ont pas besoin de la vitamine C, tandis que le cobaye ne peut s'en passer.

Il est évident que le hasard et la chance jouent un rôle dans les découvertes scientifiques, mais pas un



Pour le psychologue, l'homme est le réceptacle de la peur.angoisses, phobies, alarmes, terreurs, et tant d'autres formes de la crainte, déterminent les facultés et les actions de l'être humain. Une vision de cauchemar est au fond de notre vie. La crainte fait bâtir à l'homme de solides maisons et notre table même n'est que la résultante de la peur, car l'homme chancelant réclame un point d'appui. La joie de vivre n'est que la peur de vivre, mal cataloguée.

L'homme en tant que consommateur est une pure invention des économistes et statisticiens. Eux seuls ont inventé l'homme standard et les indices, sur la base desquels l'individu normal est censé vivre. Il faut toute la mauvaise volonté de ce consommateur standard pour l'empêcher de vivre selon l'indice en vigueur. Donnez à l'homme des portions et des rations conformes à l'indice, et vous ferez de lui un être aussi heureux qu'une poule pondreuse dans une station avicole.

L'homme est une boîte à pharmacie à laquelle un hasard a permis de se tenir debout, de se mouvoir, de rêver et de dormir, de rire et de pleurer. Comment il fait tout cela est demeuré son secret; mais patience, les chimistes vont y mettre bon ordre. L'analyse de l'eau de mer révèle l'énigme de la vie et donc celle de l'homme. Un beau jour, on aura produit la pilule magique qui changera la douleur en bonheur. Un distributeur automatique de bonheur remplacera la pharmacie.

Du point de vue du naturaliste, l'homme est à l'origine un petit poisson qui, avec ses semblables, se hasarde sur la terre ferme où ses frères et sœurs deviennent des plantes. Lui-même, par contre, est changé en lézard puis en un grand singe. Celui-ci en vient à se dresser sur ses pattes de derrière et, sur cette pousse, il se sauve en parlant d'un éclat de rire. Il suffirait de savoir pourquoi l'homme est le seul être vivant qui sache rire et on fliendrait, du même coup, le secret tout entier.

rôle décisif. La science repose avant tout sur d'importantes bases fondamentales.

Ces bases, ce sont les plans, les objectifs fixés, les hypothèses de travail et les théories. Ces facteurs essentiels ont pour mission de rassembler les efforts dispersés dans des directions différentes pour les concentrer vers un but unique. En outre,

les idées et les hypothèses ont besoin d'hommes pour les défendre. Elles n'erront pas au hasard à travers le monde, attendant qu'un savant s'empare d'elles pour les faire fructifier. Elles ne sont d'ailleurs pas représentées partout au même titre, sous la même forme et avec la même intensité. L'Europe, au cours des deux derniers siècles, a produit ces savants qui

ont constitué pour nous l'image du monde telle qu'elle existe aujourd'hui. La force créatrice inépuisable de l'Européen se manifeste dans la galerie de génies qui ont illustré son histoire. Cette force européenne continue à se répandre sur le monde, aujourd'hui comme il y a mille ans et nul autre continent ne peut se vanter de pouvoir prendre à sa charge la

mission de l'Europe. L'Européen est la condition première de toute science, avant la mobilisation de capitaux et la fondation d'instituts impressionnants.

Lorsqu'on s'est voué entièrement au service de la science, une discussion comme celle-ci semble superflue, mais si on considère qu'elle touche à la base même de l'existence euro-

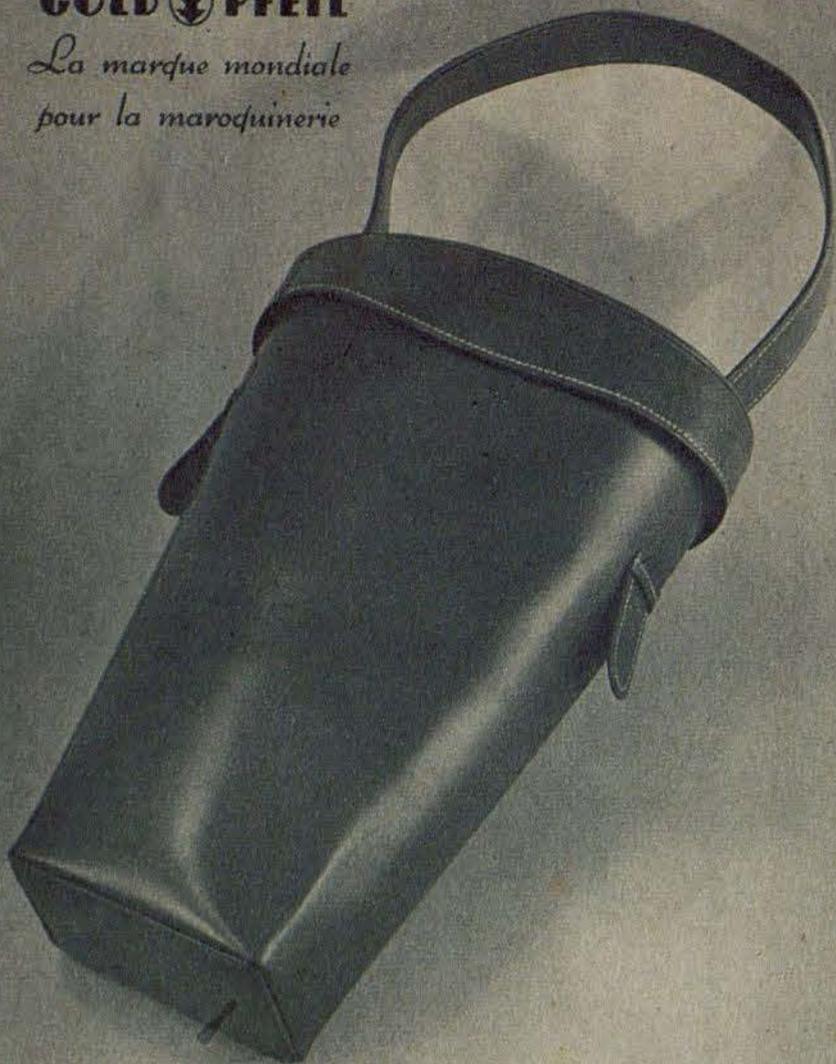


Kristina Söderbaum

Elle est blonde aux yeux bleus. Mais dans l'expression de cette jeune fille gracieuse, on sent quelque chose de sombre et de profond. Dans un grand nombre de ses films on constate, émerveillé, que la personnalité de l'artiste, qui donne tout d'abord l'impression d'un caractère encore enfantin, est douée d'une force spirituelle primitive et géniale. En pleine jeunesse, l'actrice se trouve au premier rang des artistes du film, ainsi que le prouvent ses derniers films en couleurs: "Immensee" et "Opfergang" (tous les deux tournés par l'Ufa)

GOLD PFEIL

*La marque mondiale
pour la maroquinerie*



Dr. Schleussner

ADOX

FOTO

*La plus ancienne
fabrique photo-
chimique du monde*

péenne, on reconnaîtra son utilité.

Au siècle passé, on a mal interprété le rôle de la science, et on l'interprète souvent mal aujourd'hui encore. Celui qui, par exemple, a voyagé à travers les Etats-Unis en observant, a remarqué que l'Américain moyen voit son recours suprême dans les opinions du savant. Si l'Amérique respecte encore une divinité supérieure, c'est bien la science mal comprise. Il est vrai qu'il ne faut pas oublier le fameux « veau d'or ». La science sert à la connaissance de la réalité, ainsi que le prouve l'histoire de la civilisation européenne pendant des siècles. Elles aident l'homme à s'orienter dans le monde et à dominer la réalité. Dans ce sens, elle a véritablement une mission culturelle. Elle est la lumière et l'instrument à l'aide desquels l'homme peut pénétrer dans les profondeurs de la terre pour en extraire les trésors cachés. Or, ce sont les Européens qui portent cette lumière, qui se servent de l'instrument soutenus par l'idée, par leur volonté et aussi par leur foi, car aucune science ne peut assumer la mission d'être pour l'homme le dernier recours. Prétendre le contraire serait méconnaître non seulement la vraie grandeur de la science, mais aussi les limites de son énorme puissance. Celui qui veut reconnaître à la science un droit de domination absolue ressemble à celui qui prétendait que l'Amérique n'a pas été découverte par Christophe Colomb, mais par des bateaux à voiles.

Existe-t-il encore de nouvelles sciences? Celui qui considère les chaires des universités serait tenté de croire que, depuis Leibnitz ou Humboldt, de nouvelles sciences se sont formées. On a vu paraître de nouveaux noms: psychotechnique, génétique, physique atomique, science des virus, etc. Ceci prouve uniquement qu'aucune nouvelle science véritable n'a été donnée à l'humanité, mais seulement que des spécialisations ont été créées. C'est ici que se posent les grands problèmes de notre temps et, en même temps, la mission qui incombe à la jeunesse de l'Europe, d'imiter l'exemple des ancêtres en se vouant à la carrière scientifique pour préparer un avenir meilleur.

La spécialisation est inévitable. Elle seule peut assurer les progrès culturels, mais elle doit être dûment dirigée. Une science sans conduite sûre, telle que nous l'avons constatée au siècle dernier, est vouée à une impasse. Souvent, c'est la tâche de l'Etat de prendre en main la direction de la science pour la mener dans la bonne voie. Il se sert alors d'hommes de haute valeur, ayant passé par l'école de la spécialisation et qui ont réussi à réaliser de nouvelles synthèses. Alexis Carrel, pour la France, Sauerbruch et August Bier, comme médecins pour l'Allemagne, en sont un exemple. Plus l'Etat, malgré cette direction, laisse de liberté à la recherche, plus les forces créatrices de valeur peuvent se développer magnifiquement, ainsi qu'on peut le constater par l'œuvre de l'Institut allemand « Kaiser Wilhelm ».

Si la jeunesse de l'Europe, consciente des nécessités de l'heure, se presse aujourd'hui dans les salles de cours et dans les instituts où la science théorique trouve son contact intime avec la pratique, elle ne doit pas oublier que ni Galilée, ni Mendel, ni Robert Koch n'ont pensé tout d'abord à l'utilisation pratique de leurs découvertes. Ils étaient uniquement poussés par la passion sacrée de la connaissance qu'il importe plus que jamais d'entretenir. N'oublions pas que l'Union Soviétique possède des instituts scientifiques dans lesquels des savants exécutent des commandes données par l'Etat. Une telle science est, à la longue, condamnée à une mort certaine, même si, pour un temps, elle est chargée de fabriquer certains médicaments ou certains produits chimiques, ou de trouver de nouveaux croisements de plantes. Si la jeunesse étudiante de l'Europe se laissait enrégimenter pour travailler de la sorte, la destinée de la science européenne serait analogue à celle de la science sans guide d'autrefois, éparpillée et perdue dans les spécialisations. Il importe donc d'engager la jeunesse étudiante de notre continent à ne jamais perdre de vue les lois vitales fondamentales de la science, grâce auxquelles l'Europe doit sa situation culturelle prédominante dans le monde.

La solution ? Chacun tient un fragment à la main, jurant qu'il détient le tout. Mais, ô déception: le tout se présente fort différemment et n'a rien de commun avec ce qu'annoncent les fragments isolés. Poètes et artistes disent que l'énigme humaine réside dans l'harmonie qui sait orchestrer le jeu complexe des parties composantes. Comprendre l'harmonie c'est pénétrer le secret de la création. N'échapperait-il pas aux ressources de la science de pouvoir jamais déchiffrer la grande énigme?



L'hygiène des dents

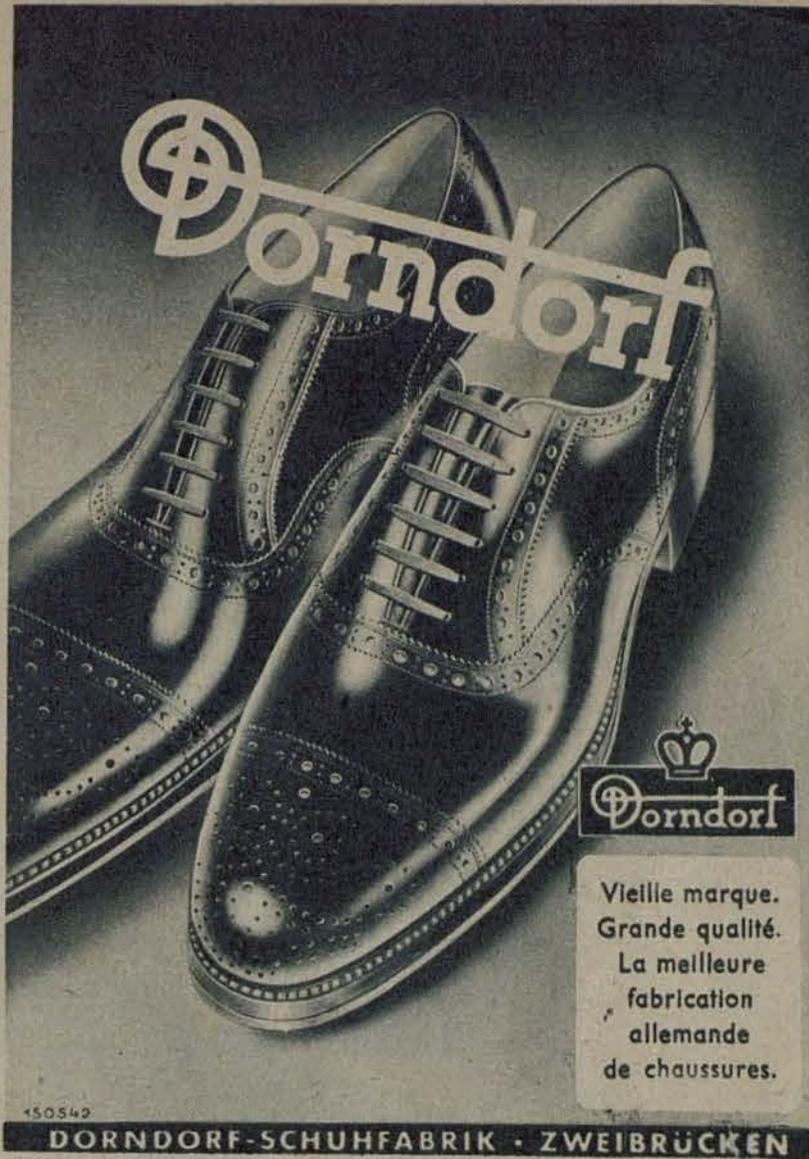
Quand on parle des soins à donner aux dents, on pense surtout à leur nettoyage une ou deux fois par jour au moyen d'une brosse à dents et d'un dentifrice. Mais l'hygiène des dents est avant tout une mesure prophylactique contre les maladies organiques.

Une bonne dentition est de première importance pour la santé du corps en général. La science vient de reconnaître les rapports étroits entre les maladies des dents et celles des organes.

Depuis plus de 10 ans la maison Chlorodont cherche à éclairer le public sur l'hygiène dentaire. Ne manquez pas de lire les renseignements intéressants qui paraîtront dans les prochains numéros de ce périodique.

Chlorodont

vous explique comment soigner vos dents.



150542

DORNDORF-SCHUHFABRIK · ZWEIBRÜCKEN

Dorndorf

Vielle marque.
Grande qualité.
La meilleure
fabrication
allemande
de chaussures.

Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre

pour toutes sortes de gaz comprimés et liquéfiés, tels que



Acide carbonique, oxygène, azote, gaz rares, air comprimé, hydrogène, ammo-

niaque, acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour gaz de ville, gaz de clarificateurs, méthane, propane, butane.

KOHLENSÄURE-INDUSTRIE

AKTIENGESELLSCHAFT

ABTEILUNG VENTIL-FABRIK · BERLIN

50 années de pratique, un travail de haute précision et une construction parfaite garantissent dans tous les cas un maximum d'économie et de sûreté.



Croquis, modèle de plâtre et première ébauche d'un pot en verre fabriqué en série. La forme élançée donnée aux premières ébauches est devenue plus trapue sans perdre pour cela de son harmonie



Vase à fleurs en faïence bleue. De semblables motifs gracieusement colorés se voient aussi sur d'autres objets de céramique et de porcelaine de l'exposition



Bague et coïlleur d'or. Les extrémités de la chaîne sont ornées de pierres de lune. La simplicité artistique du travail permet à l'attention de se fixer sur la beauté de la matière

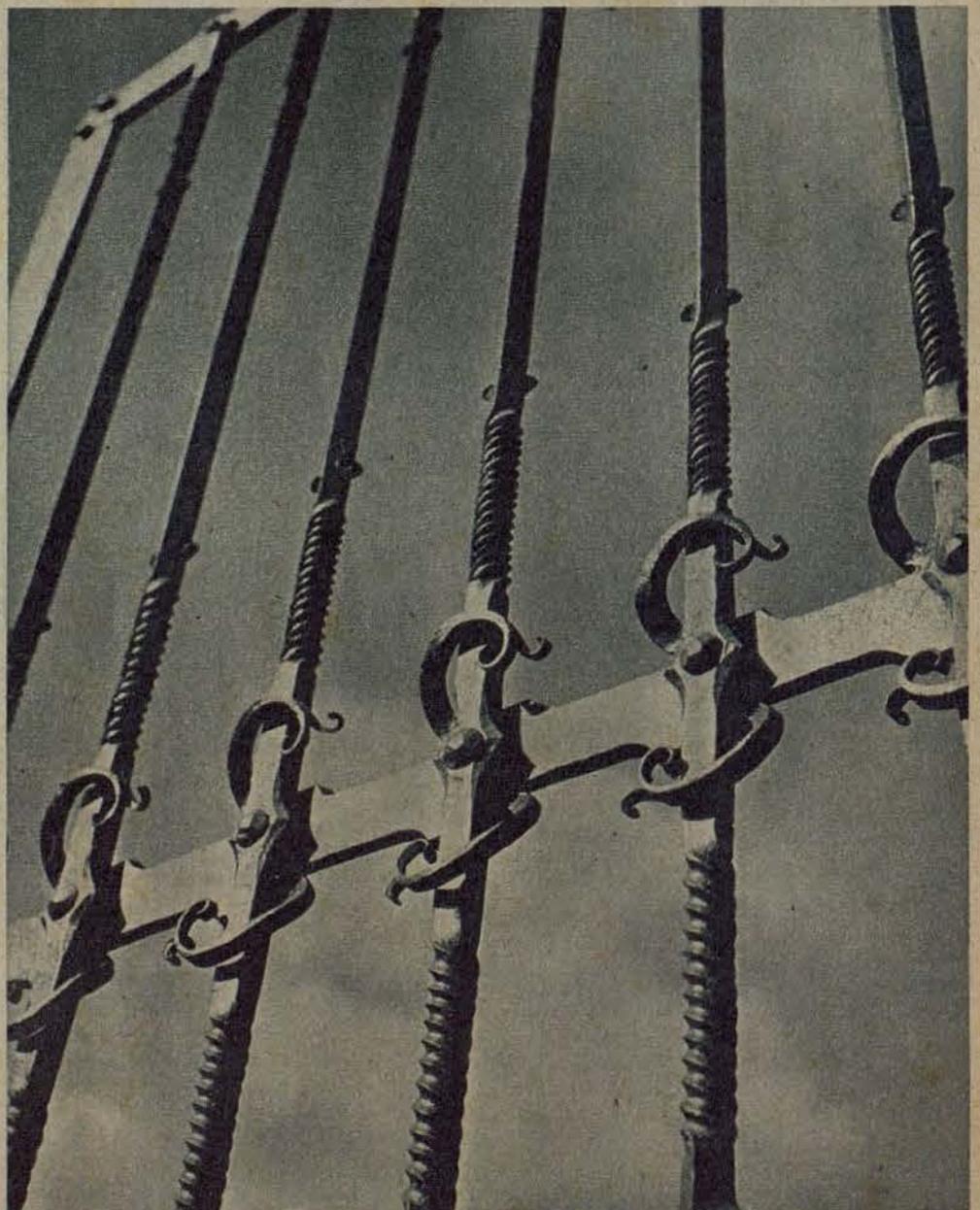
L'art dans l'artisanat

Travaux d'art allemands en Suisse

DANS deux villes de la Suisse, à la galerie d'art de Berne et au musée des arts industriels de Zurich, une exposition de travaux d'art allemands a pu avoir d'heureuses conséquences. On y voit du verre travaillé, des céramiques, des porcelaines, des textiles et des métaux, des travaux en cuir, en bois, d'autres concernant la reliure, l'écriture et l'imprimerie. Les travaux de dentelle de l'artisanat allemand sont surtout prisés dans les pays qui, comme la France, par exemple, ont eux-mêmes acquis une réputation à l'étranger dans la fabrication d'objets d'art ou qui, comme les Pays-Bas, jouent un rôle prépondérant dans l'architecture moderne. En Suisse, les efforts de la « fédération du travail pour la fabrication d'ustensiles pratiques » sont parallèles à ceux de l'Allemagne. Mais ni l'artisanat, ni l'industrie ne doivent être jugés sur leurs plus belles réussites. C'est sur la qualité de la production moyenne qu'on peut porter un jugement décisif. Si autrefois une certaine industrie mal dirigée s'efforçait d'imposer au client des articles de qualité inférieure en le trompant sur leur valeur, aujourd'hui, une grande partie de l'industrie est en train de placer sa production sous le signe de la qualité. D'année en année l'influence de l'artisan sur l'industrie devient plus grande, ainsi que cette exposition le prouve par une centaine d'exemples. Et, il s'est démontré que le beau peut aussi être bon marché.

L'industrie et les artistes étaient séparés depuis l'époque Louis-Philippe où les formes créées par l'artisanat n'avaient plus cours et où la machine se chargeait de la fabrication des objets de nécessité courante. Aujourd'hui, après bien des vicissitudes, l'industrie et l'art, se sont réconciliés. L'artisan d'art, qui est en même temps un spécialiste et un créateur remplit de nouveau une fonction essentielle dans cette nouvelle union. L'antagonisme qui existait entre le travail artisanal et le travail industriel est aujourd'hui caduc. Un article produit par le travail artisanal n'est supérieur au produit industriel que s'il donne un résultat qui ne peut être atteint que par le travail artisanal. Et l'article industriel ne doit être considéré comme inférieur au produit artisanal que dans les cas où le résultat prouve que le travail artisanal aurait été préférable.

→
Détail d'une grille. Le motif ouvragé qui se détache sur la verticalité des barreaux confère à cette grille un cachet particulier





Danse espagnole

Corry Michel, première danseuse dans
le nouveau ballet de film allemand

Signal



Il a aussi des bonbons!

Fillelles et garçons italiens
autour de la voiture d'un
cantinier allemand. Ils savent
qu'en plus des vivres de tous
les jours il y a toujours des
petites friandises pour eux

Cliché du correspondant de
guerre Opitz (PK)